

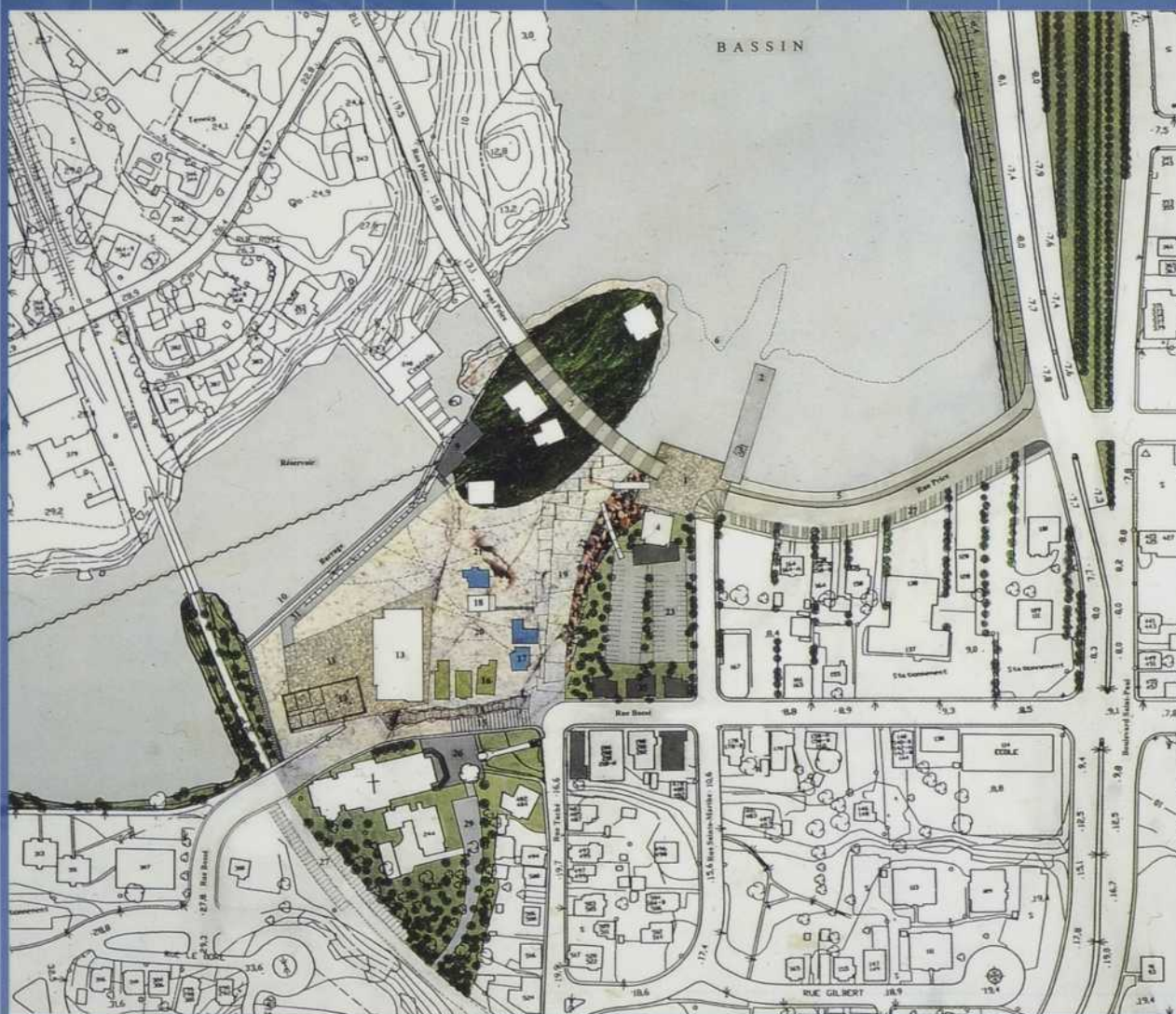
ER

A-799

BNQ

ARQ

LA REVUE D'ARCHITECTURE



**LE SAGUENAY—LAC SAINT-JEAN
ARCHITECTURE / IDENTITÉ**

94

DÉCEMBRE 1996



Un univers de couleurs



Distributeur
exclusif des
produits: Dal-Tile



Mosaïques • Tuiles • Ardoises • Pierres

9975 Boul. St-Laurent, Montréal (Québec) H3L 2N5
Téléphone: (514) 384-5590 Télécopieur: (514) 384-4415

249 St-Vallier Est, Québec (Québec) G1K 3P4
Téléphone: (418) 522-4727 Télécopieur: (418) 522-4726

ARQ

LA REVUE D'ARCHITECTURE

- 5 L'IDENTITÉ ARCHITECTURALE DU SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN
LUC NOPPEN ET LUCIE K. MORISSET
- 7 POUR DÉCOUVRIR L'ARCHITECTURE DU SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN
MAURICE LAGUEUX
- 8 LA BAIE, LA MÉMOIRE PLANIFIÉE : LA NAISSANCE DE LA VILLE AU SAGUENAY
LUC NOPPEN ET LUCIE K. MORISSET
- 10 AUX ORIGINES DES «VILLES DE COMPAGNIE» DU SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN : LE VILLAGE HISTORIQUE DE VAL-JALBERT
LUC NOPPEN
- 12 LA VILLE D'UN RÊVE : ARVIDA, LA WASHINGTON DU NORD
LUCIE K. MORISSET
- 14 QUAND SAGUENÉENS ET JEANNOIS SE MIRENT À PRIER SOUS LA TENTE
CLAUDE BERGERON
- 16 «LE MOUVEMENT DE LA RIVIÈRE FAIT LA JOIE DE LA VILLE» : LE MONUMENT DU GRAND COUP D'EAU À CHICOUTIMI, POUR METTRE À JOUR LA MÉMOIRE DU LIEU
LUC NOPPEN, LUCIE K. MORISSET, CLAUDE CORMIER
- 18 LES ARCHIVES NATIONALES AU SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN : UNE VITRINE DE LA MÉMOIRE DU PAYSAGE ARCHITECTURAL
LUC NOPPEN
- 20 «LA PULPERIE» OU L'ART DES RE-NAISSANCES
GASTON GAGNON
- 24 ANCRAGES DE FENÊTRES
DOMINIQUE DEROME ET CHRISTIAN QUELLET

ARQ et les rédacteurs invités remercient pour leur collaboration Laurent Thibault, archiviste régional, et le personnel des Archives nationales du Québec à Chicoutimi ; Claude Boudreau et Céline Villeneuve, des Archives nationales du Québec à Québec ; François Hains, directeur du Service d'urbanisme de la Ville de Chicoutimi ; Pierre Lahoud, photographe (vues aériennes) ; Paul Laliberté, photographe (bâtiments) ; Pierre Cayer et Michel Bourassa (photographie des documents d'archives, ANQQ) ; Rémy Paré (photographie des documents d'archives, ANQC). La production de ce numéro d'ARQ a bénéficié de l'aide financière du ministère de la Culture et des Communications (Direction du Saguenay—Lac-St-Jean).

Illustrations de la page couverture
Le «Monument du Grand Coup d'eau»: esquisse
d'aménagement du parc du Bassin, Chicoutimi (projet),
Luc Noppen, Lucie K. Morisset, Claude Cormier, 1996
(photo Pierre Cayer et Michel Bourassa).

Éditeur: PIERRE BOYER-MERCIER
Membres fondateurs de la revue: PIERRE BOYER-MERCIER, PIERRE BEAUPRÉ, JEAN-LOUIS ROBILLARD ET JEAN-H. MERCIER.
Membres du comité de rédaction: GEORGES ADAMCZYK, ANNE CORMIER, PHILIPPE LUPIEN, PIERRE BOYER-MERCIER.
Production graphique: COPILIA DESIGN INC.
Directeur artistique: JEAN-H. MERCIER.

Représentation publicitaire / Sales Representatives: JACQUES LAUZON ET ASSOCIÉS.
■ Bureau de Montréal, 8250 boulevard Décarie, suite 205, Montréal, Québec, H4P 2P5.
Téléphone: (514) 733-0344 / télécopieur: (514) 342-9406.
■ Bureau de Toronto: 1-800-689-0344.

La Revue d'architecture ARQ est distribuée à tous les membres de L'ORDRE DES ARCHITECTES DU QUÉBEC
Dépôt légal: BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC et BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU CANADA.
© ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC: Les articles qui paraissent dans ARQ sont publiés sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.
ISSN: 1203-1488.

Envois de publications canadiennes: CONTRAT DE VENTE N° 0472417.
La Revue d'architecture ARQ est publiée six fois l'an par ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC, Corporation à but non-lucratif.
Les changements d'adresse et les demandes d'abonnement doivent être adressés à:
ART ET ARCHITECTURE QUÉBEC, 1463, rue Préfontaine / Montréal, Qc / H1W 2N6 / Tél. adm. (514) 523-4900, rédaction:(514) 523-7024.
Abonnements au Canada: 1 AN (6 numéros): 41,02 \$ et 68,37 \$ pour les institutions et gouvernements.
Abonnements USA 1 AN: (6 numéros) 60,00 \$ / AUTRES PAYS: 70,00 \$.
Indexé dans «REPERES».

ccab



BIENTÔT, LA CONFIANCE QUE VOUS FAITES AUX POSTES
DE TRAVAIL TRADITIONNELS NE SERA PLUS JAMAIS LA MÊME.

Malgré tout le respect que l'on doit aux systèmes RISC/UNIX, vous trouverez, selon nous, que le poste de travail Compaq Professional Workstation offre quelque chose qui manquait grandement dans les postes de travail privés : la liberté.

Tout d'abord, vous disposerez de toute la puissance voulue pour faire tourner vos applications spéciales, et ceci, grâce à un éventail de caractéristiques innovatrices en matière de performance. Par exemple, l'architecture de système évoluée de Compaq, qui est optimisée pour Windows® NT et peut faire tourner jusqu'à deux processeurs Pentium® Pro.

Et comme notre poste de travail est fondé sur des normes de systèmes ouverts, vous constaterez qu'il s'intègre facilement à votre réseau actuel. Par conséquent, au lieu d'avoir à subir les contraintes d'un système privé, vous disposerez de la souplesse d'emploi voulue pour répondre à vos besoins, quels qu'ils soient. Vous bénéficierez aussi d'une liaison transparente avec toutes les sources d'information qu'il vous faut à l'échelle de votre entreprise. Même dans des environnements RISC/UNIX.

Autre avantage : le fruit de nos partenariats avec les principaux fournisseurs de logiciels indépendants comme Microsoft, SDRC, Autodesk et PTC. Comme ces solutions ont été éprouvées à fond, vous obtiendrez une performance et une compatibilité optimales.

Enfin, notre poste de travail vous assure un coût de propriété réduit, non seulement en raison du rapport performance/prix, mais aussi grâce aux fonctions de gestion de Compaq et à ses programmes complets de service et soutien, tous en tête de l'industrie. Notamment, des revendeurs formés spécialement en fonction de votre marché.

Tout compte fait, le poste de travail Compaq Professional Workstation diffère de tout autre poste de travail que vous avez utilisé jusqu'ici. Et c'est précisément ce à quoi nous voulions en venir. Pour de plus amples renseignements sur les postes de travail Compaq, appelez-nous au 1 800 567-1616.

Alors, qu'y a-t-il sous le couvercle ? Un à deux processeurs Pentium Pro 200 MHz avec NT 4.0, une antémémoire de 256 Ko, une mémoire DIMM ECC allant jusqu'à 512 Mo, un contrôleur Ultra-Wide SCSI et des accélérateurs graphiques 2D/3D évolués.



COMPAQ

Votre vie en sera transformée.



©1996 Compaq Computer Corporation. Tous droits réservés. Compaq, marque déposée au U.S. Patent and Trademark Office. Compaq Professional Workstation est une marque déposée de Compaq Computer Corporation. Le logo Intel Inside et Pentium sont des marques déposées et les logos Pentium Processor et Pentium Pro Processor sont des marques de commerce de Intel Corporation. Tous les autres noms de marques et de produits sont des marques de commerce ou des marques déposées de leurs sociétés respectives.

Bâti-Flex

Votre prochaine entreprise

Lancez-vous dans le Bâti-Flex — certains des entrepreneurs et des architectes les plus dynamiques du Canada l'ont déjà fait.

Ces gagnants régionaux du Concours Bâti-Flex de la Société canadienne d'hypothèques et de logement donnent aux consommateurs exactement ce qu'ils demandent, à un prix abordable.

Comment peut-on exploiter ce créneau ?

La trousse de renseignements de la SCHL sur le système Bâti-Flex (49 \$, plus taxes et frais de manutention, no de commande KF 4027) vous apprend tout ce que vous devez savoir sur les aspirations des consommateurs et la façon d'y répondre.

Appelez-nous dès aujourd'hui au
1-800-668-2642

Visitez notre site Internet à l'adresse
www.cmhc-schl.gc.ca

PLUS: La trousse de renseignements contient tous les détails sur la façon dont ces chefs de file profitent de ce marché — et comment vous pouvez les imiter.

KARWOOD ESTATES INC. ET GREGG CONSTRUCTION LTD
St. John's (Terre-Neuve)
logements individuels groupés

RADIANT HOMES
Armdale (Nouvelle-Écosse)
Petits immeubles d'appartements

CABINET D'ARCHITECTES STÉPHANE HAZAN
Côte-Saint-Luc (Québec)
petits immeubles d'appartements

ÉCOLE D'ARCHITECTURE DE L'UNIVERSITÉ MCGILL ET SOCIÉTÉ DE CONSTRUCTION ANOBID
Montréal (Québec)
logements individuels groupés

THE DESIGN WORKSHOP
Corbyville (Ontario)
maisons individuelles

NOUVELLE DEVELOPMENT CORPORATION
London (Ontario)
logements individuels groupés

FINALTA DESIGNS INC.
Edmonton (Alberta)
logements individuels groupés et maisons individuelles

INNOVATIVE HOUSING SOCIETY
North Vancouver (C.-B.)
Petits immeubles d'appartements



Des logements adaptables en fonction des besoins

SCHL CMHC
Question habitation, comptez sur nous

Canada

BENOTHERM

ISOLANT THERMIQUE DE CELLULOSE

1.6 DENSITÉ*

Un isolant respectueux de l'environnement



UN PRODUIT EFFICACE SÉCURITAIRE ET PROPRE

FABRIQUÉ PAR:

BENOLEC

1451 Nobel, Ste-Julie (Québec)
Canada J3E 1Z4
Tél.: (514) 922-2000
Fax: (514) 922-4333

 RAPPORT D'ÉVALUATION

- CCMC-09232-L TOITURE VENTILÉE
- CCMC-12307-R MUR EXTÉRIEUR

ON N'A PAS LE CHOIX, IL FAUT ALLER VERS L'ACCREDITATION ISO 9000

Mais...

EXISTE-T-IL UN MOYEN DE NOUS FACILITER LA VIE, MÊME APRÈS LA CERTIFICATION?

- NOUS AVONS DÉCIDÉ D'OBTENIR NOTRE ACCRÉDITATION ISO 9000. CEPENDANT, NOUS NE SOMMES PAS NOMBREUX, DANS NOTRE BOÎTE. COMMENT POUVONS-NOUS STRUCTURER ET MAINTENIR NOTRE DOCUMENTATION ISO 9000, LE PLUS EFFICACEMENT POSSIBLE ET AU MOINDRE COÛT? ÉVIDEMMENT, IL EST HORS DE QUESTION DE REPRENDRE TOUT LE TRAVAIL DÉJÀ FAIT.
- HUM! QUANT À RÉVER, POURRIONS-NOUS DÉNICHER UN OUTIL QUI NOUS PERMETTRAIT, DU MÊME COUP, DE GÉRER NOS PLANS ET DEVIS? S'IL POUVAIT ÉGALEMENT NOUS AIDER À NOUS Y RETROUVER DANS NOS DIFFÉRENTES VERSIONS, SANS PARLER DE L'ARCHIVAGE, VOILÀ QUI SERAIT VRAIMENT UTILE!
- LE SUMMUM SERAIT UN OUTIL SIMPLE D'UTILISATION, MAIS SUFFISAMMENT PUISSANT POUR ÉVOLUER AVEC NOTRE FIRME.

LE LOGICIEL SIMODOC™
CONÇU POUR VOUS.

Pour plus d'information, demandez notre brochure ou une démo.

1 800 383 4293
quadrasys@sympatico.ca

QuadraSys



L'ART DE CANALISER VOS ÉNERGIES

L'IDENTITÉ ARCHITECTURALE DU SAGUENAY—LAC-SAINT-JEAN

LUC NOPPEN ET LUCIE K. MORISSET

Ce serait désormais renier l'histoire que d'ignorer le Saguenay—Lac-Saint-Jean. Certes, pour plusieurs Européens et Américains, le nom de la région n'évoque que l'image de terres et de villes inondées par ce torrent rageur dont s'emparèrent CNN, Euro-News, Newsworld et RDI en juillet 1996. Le Saguenay—Lac-Saint-Jean reste cependant le royaume d'autres paysages. Pour certains, qui auront à tout le moins visité Val-Jalbert — «le village fantôme» — la région est le royaume d'une nature théâtrale; le fjord, qui y a d'ailleurs son musée, la baie des Ha ! Ha !, dont le toponyme de Ville de La Baie, sa voisine, commémore les splendeurs, le lac Saint-Jean, que connote son nom montagnais *Piekowagami* («lac plat») ont, à juste titre, de fervents adeptes parmi les amateurs de plein air. Et voilà que l'on est à découvrir que le Saguenay—Lac-Saint-Jean est aussi le royaume d'un patrimoine architectural du XX^e siècle avec lequel peu de régions ou de villes québécoises peuvent prétendre rivaliser.

En marge des sentiers battus des circuits d'interprétation traditionnels, l'amateur découvrira un éventail inégalé d'expérimentations urbanistiques et architecturales : hydroélectricité et richesses forestières y ont enraciné l'éclosion industrielle du Québec, forgeant les joyaux d'un patrimoine (la Pulperie de Chicoutimi, par exemple) inégalé. Or, la colonisation de la région était justement contemporaine de cette industrialisation ; et c'est par villes entières, nées d'un coup de crayon, que le Saguenay—Lac-Saint-Jean a vu le jour. Au royaume des villes planifiées, Val-Jalbert, Riverbend et Isle-Maligne (Alma), Kénogami et Arvida (Jonquière), Port-Alfred (Ville de La Baie), Dolbeau ont, à mi-chemin entre les préoccupations sociales européennes et la prestance économique étasunienne, apporté des réponses aux problèmes du logement ouvrier, bien avant Québec ou Montréal.

Il n'est guère surprenant, en ce territoire vierge d'habitudes et d'héritages anciens, que le modernisme ait connu son plus probant essor : les institutions du Québec moderne — écoles, cégeps, hôpitaux, églises... — mais aussi les commerces avant-gardistes et de nouvelles habitations ont donné aux architectes l'occasion de faire la preuve d'un art remarquable. Après quelques pionniers, tel Alfred Lamontagne, qui participèrent à l'édification des villes de compagnie, les Léonce Desgagné, Paul-Marie Côté, Evans St-Gelais, Jacques

Coutu, acclamés par la critique, ont circonscrit et défini l'identité architecturale du Saguenay—Lac-Saint-Jean : elle appartient résolument au XX^e siècle. Plus que celle de tout autre région du Canada français.

C'est sur la piste de cette identité que ce numéro de ARQ clôt l'année 1996. Au lendemain du «Grand Coup d'eau» de juillet dernier, le ton aurait pu être nostalgique ; il ne l'est pas. Il faut dire que, depuis le «Grand Feu» de 1870 et les inondations de 1942 dont on parle encore, la région a plutôt tiré profit de ses multiples sinistres, renaissant perpétuellement, comme le phénix, de ses cendres. Aujourd'hui encore, à Chicoutimi par exemple, la catastrophe a offert l'occasion de lendemains meilleurs ; ailleurs, constructions et reconstructions, plus que jamais, appellent à une architecture de paysage signifiante qui, à l'heure de la postmodernité, honore le mariage de la nature et de l'histoire, si typique du Saguenay—Lac-Saint-Jean.

Paysage naturel spectaculaire ou paysage urbain méticuleusement planifié, le Saguenay—Lac-Saint-Jean est un royaume où ni la nature, ni la culture — celle des industries, par exemple — n'ont encore été totalement apprivoisées. Des trésors dont les archéologues, dans quelque temps, se délecteront : l'Alcan, la «Price Brothers», les villes de compagnie constitueront leurs vestiges. Il serait désolant que ceux-là découvrent les premiers la fortune de notre siècle ; à la veille de l'an 2 000, le XX^e siècle de la région devrait recevoir l'attention des conservateurs et des créateurs qui sauront consigner et renouveler l'identité vivante, si particulière, de cette région où les lacs, les montagnes, l'industrie et la ville se sont rencontrés.

Le Grand Coup d'eau n'a que porté en exergue le caractère éphémère de toutes ces choses : il nous ap-

partient désormais de comprendre et de construire une image permanente qui, même sans tous les monuments, garde pérenne leur mémoire.

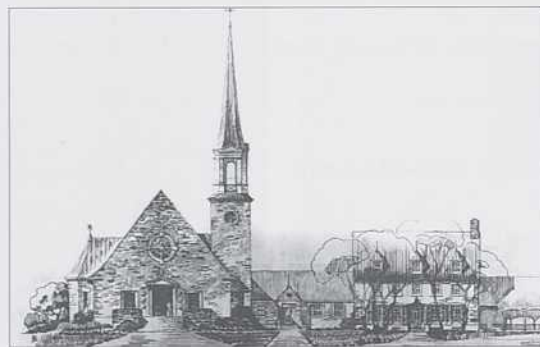
1. Nature et industrie : installations portuaires de Port-Alfred (Alcan), Ville de La Baie (photo Paul Laliberté).
2. L'église Notre-Dame de Port-Alfred (Ville de La Baie), Jacques Coutu, architecte (photo Paul Laliberté).
3. Un monument de l'architecture traditionaliste de l'après-guerre : l'église Saint-Jacques d'Arvida (Jonquière), œuvre des architectes Desgagné et Boileau, avec la collaboration de Fetherstonhaugh, Durnford, Bolton et Chadwick, architectes consultants, projet en 1946 (ANQ, fonds Desgagné et Laberge, photo Rémy Paré).
4. L'hôtel de ville de Chicoutimi, œuvre des architectes Lamontagne, Gravel et Brassard (photo Paul Laliberté).
5. La centrale hydroélectrique de l'Isle-Maligne (Alma), inaugurée en 1924 (ANQ, fonds SHS, photo Rémy Paré).
6. Un monument du modernisme, remarquablement conservé : salon de barbier au 580, rue Racine, Chicoutimi (photo Paul Laliberté).



1



2



3



4



5



6



DIFFICILES À BATTRE

Pour la durabilité et les économies à long terme, les panneaux de gypse SHEETROCK^{MD} ultra-résistants à noyau FIRECODE^{MD} sont difficiles à battre. Partout où une grande résistance est essentielle, dans les écoles, les hôpitaux, les gymnases ou les salles de jeux, les panneaux de gypse SHEETROCK^{MD} ultra-résistants à noyau FIRECODE^{MD} donnent des surfaces lisses et solides qui limitent les dommages causés par les chocs, qui sont plus durables que la cloison sèche ordinaire et plus économiques pendant la durée de service.

Pour plus de détails, appelez le 1-800-361-1310

Les panneaux de gypse SHEETROCK^{MD} ultra-résistants à noyau FIRECODE^{MD} sont présentés en épaisseurs de 1/2 et de 5/8 po; ils sont classés ULC pour ces ensembles à indice de résistance au feu : 5/8 po - M500, M506, O503, O504, U301, W301, W407, W423 et W600; 1/2 po - W302 et U406. Et ils sont plus faciles à installer et à finir, avec les techniques normales pour la cloison sèche. Quand les choses deviennent difficiles, demandez les panneaux SHEETROCK^{MD} ultra-résistants, car ils sont difficiles à battre!

Page d'accueil Internet : <http://www.cgcinc.com>

Le logo CGC et FIRECODE sont des marques déposées de CGC Inc.
CGC Inc. est un utilisateur agréé de la marque de commerce SHEETROCK.

La Compagnie du Gypse du Canada,
Division de CGC Inc., C.P., 4034, succursale A, Toronto (Ontario) M5W 1K8



POUR DÉCOUVRIR L'ARCHITECTURE DU SAGUENAY—LAC SAINT-JEAN

MAURICE LAGUEUX

Le guide de l'architecture est un genre littéraire nouveau qui s'est développé à un rythme exponentiel au cours de la dernière décennie. Il en est résulté que les principales œuvres architecturales de nombreuses villes d'Occident se trouvent aujourd'hui inventoriées dans des ouvrages qui rivalisent d'ingéniosité pour présenter ces œuvres à l'aide d'index variés, de photos ou d'esquisses, de schémas, de plans topographiques précis et d'informations sur divers points: date de construction, architecte, style, transformations ultérieures, relation à la trame urbaine, visibilité, possibilité de visite, etc. Des instruments aussi spécialisés ayant généralement tendance à être réservés surtout aux grands centres, il est d'autant plus remarquable que, pour la seule région du Saguenay—Lac-Saint-Jean, huit publications, dont la plupart constituent d'authentiques guides d'architecture, aient vu le jour depuis peu avec l'appui du Ministère de la Culture et des Communications. Sans que tous les traits dégagés ci-dessus s'y trouvent forcément, chacun des huit guides «d'excursion et d'interprétation du patrimoine», fournit, à propos d'une sélection de bâtiments, des informations précieuses, des illustrations et des plans topographiques fort utiles.

On mettra à part deux d'entre eux qui proposent moins des promenades architecturales précises qu'un aperçu d'ensemble d'un patrimoine dispersé sur un vaste territoire. Le premier, qui porte sur l'ensemble de la région Saguenay—Lac-Saint-Jean, consacre une page entière à chacun des biens culturels qui y ont été classés ou reconnus. Le second, consacré à la MRC Le Domaine-du-Roy dégage les aspects les plus caractéristiques du patrimoine archéologique, historique ou architectural de la rive ouest du Lac-Saint-Jean.

Les six autres ouvrages sont consacrés chacun à une seule localité. Après un rappel des singularités géologiques de la région, le guide de Lac-à-la-Croix inventorie les types d'architecture domestique et agricole qui caractérisent cette paroisse d'agriculteurs et propose ensuite un parcours permettant d'observer de nombreux exemplaires de ces types. Les quelque 3 500 habitants de Métabetchouan, la ville voisine, disposent quant à eux d'un guide de 75 pages qui parvient à repérer, en les localisant soigneusement sur dix plans détaillés, 76 éléments architecturaux qui vont de la croix de chemin à l'église «aux allures de cathédrale» en passant par les ponts, le quai, la gare, les maisons cosues et, bien sûr, le Camp musical du Lac-Saint-Jean. Le guide de Roberval, pour sa part, propose en sept attractions rattachées à deux grands circuits une sélection tirée du patrimoine architectural riche et varié de cette petite ville dont le passé est évoqué de fa-

çon spectaculaire par l'hôtel Roberval détruit par le feu en 1908.

Les trois derniers guides portent sur des centres urbains plus importants. Celui consacré à Alma met l'accent sur le développement industriel de cette ville qu'il permet de découvrir à travers quatre circuits qui nous conduisent du centre historique aux quartiers périphériques de l'est de la ville. Un autre, consacré à Chicoutimi, a davantage l'allure du guide d'architecture type. Il retient 62 œuvres qu'il distribue en cinq circuits clairement identifiés sur un plan d'ensemble aux couleurs variées et fournit à propos de chacune les informations architecturales essentielles. C'est toutefois le guide de Jonquière qui, en n'hésitant pas à mettre en valeur un patrimoine architectural moderne d'un intérêt exceptionnel, offre le contenu le plus étoffé. 104 pages de texte illustrées de photos ou d'esquisses, permettent, grâce à un ingénieux système de notation, de découvrir 176 sites repérables sur un ensemble de plans topographiques. Le riche contenu de cet ouvrage aurait même rendu souhaitable l'adjonction d'un index nominatif et d'un index des types de bâtiments qu'aurait appréciés en particulier l'usager de repérer en peu de temps l'architecture de cette ville.

Dans cet ensemble d'ouvrages, on peut regretter des absences, en particulier à ce qui a trait au patrimoine moderne. C'est ainsi que les églises modernes qui ont fait la gloire du Saguenay—Lac-Saint-Jean sur le plan architectural, n'ont pas toute la place qui leur revient. Peut-être à cause du découpage par circuits restreints, le guide de Chicoutimi ignore l'église Sainte-Claire de Chicoutimi-Nord et celui d'Alma ne mentionne pas l'église Saint-Pierre d'Alma. D'autres églises particulièrement remarquables (Saint-Marc à La Baie, Saint-Gérard-Magella à Larouche) demeurent pour l'instant, hors zones couvertes. Mais, en dépit de ces rares carences, la publication de cet ensemble de guides contribuera de façon inestimable à révéler des richesses qui autrement pourraient échapper totalement au visiteur, voire au citoyens des municipalités concernées. Il reste à souhaiter qu'une telle initiative soit poursuivie et imitée dans d'autres régions de la pro-

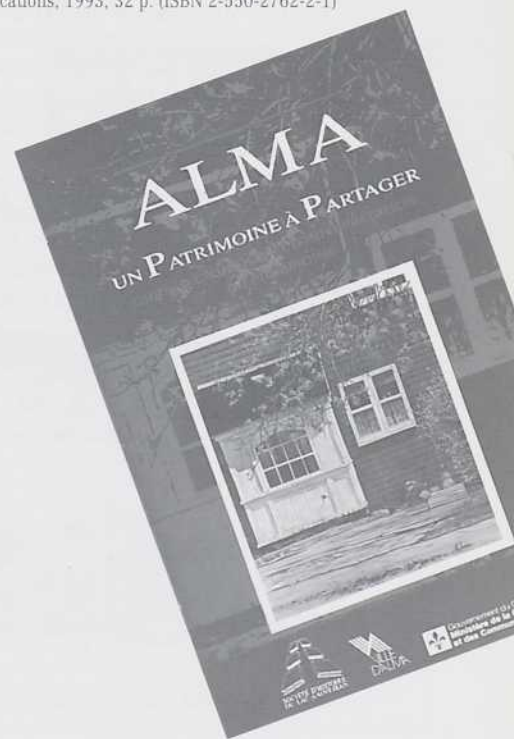
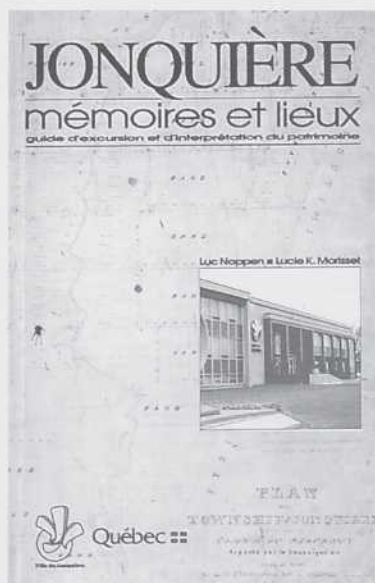
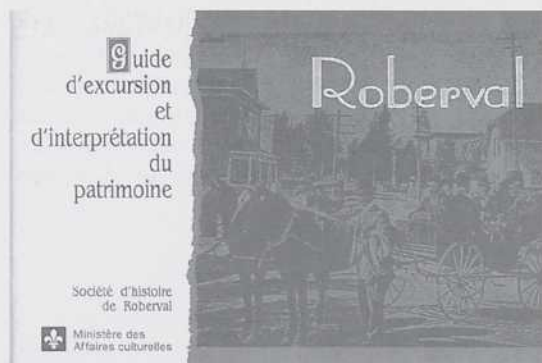
vince. Ces guides sont disponibles à la Librairie du Nouveau-Monde, 103, rue Saint-Pierre, Québec (Qué.), G1K 4A3, téléphone (418) 694-9475, télécopieur (418) 694-9486.

NOTICE

Maurice Lagueux est professeur titulaire au Département de philosophie de l'Université de Montréal et membre de l'Institut de recherche en histoire de l'architecture du Centre Canadien d'Architecture à Montréal.

LISTE DE GUIDES

- Bergeron, Michel et Bergeron, Claude. *Lac-à-la-Croix. Joyau du patrimoine agricole québécois*. Lac-à-la-Croix. Corporation du Musée de Lac-à-la-Croix. 1995, 48 p. (ISBN 2-9804693-0-0)
- Bouchard, Russel et Gagnon, Gaston. *Chicoutimi. Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine*. Chicoutimi, Ville de Chicoutimi/Ministère de la Culture et des Communications, 1992, 66 p. (ISBN 2-921101-05-X)
- Cimatch consultants. *Guide de sensibilisation et d'interprétation du patrimoine. Municipalité régionale de comté Le Domaine-du-Roy*. Roberval. 1992, 20 p. (ISBN 2-980318-0-9)
- Gariépy, Gino. *Métabetchouan. Point de rencontre. Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine*. Métabetchouan. Ville de Métabetchouan/Ministère de la Culture et des Communications, 1995, 76 p. (ISBN 2-9804694-0-8)
- Leblanc, Marcel et Leclerc, Manon. *Roberval. Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine*. Roberval, Société d'histoire de Roberval, 1992, 41 p.
- Martel, Gaston. *Alma. Un Patrimoine à Partager. Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine*. Alma. Société d'histoire du Lac-Saint-Jean/Ville d'Alma/Ministère de la Culture et des Communications, 1994, 44 p. (ISBN 2-9800991-4-7)
- Noppen, Luc et Morisset, Lucie K. *Jonquière. Mémoires et lieux. Guide d'excursion et d'interprétation du patrimoine*. Jonquière. Ville de Jonquière/Ministère de la Culture et des Communications, 1994, 104 p. (ISBN 2-9803914-0-9)
- Gagnon, Gaston et Coutu, Guy. *Le patrimoine culturel au Saguenay—Lac-Saint-Jean*. Chicoutimi, Ministère de la Culture et des Communications, 1993, 32 p. (ISBN 2-550-2762-2-1)



LA BAIE, LA MÉMOIRE PLANIFIÉE : LA NAISSANCE DE LA VILLE AU SAGUENAY

LUC NOPPEN ET LUCIE K. MORISSET

De toutes les villes actuelles du Saguenay—Lac-Saint-Jean, pour plusieurs issues de fusions qui ont oblitéré la matérialité d'entités planifiées (c'est le cas de Jonquière et d'Alma, par exemple), Ville de La Baie est sans doute la plus «historiquement véridique». Autrefois formée de Grande-Baie, de Bagotville et de Port-Alfred, la ville, qui porte aujourd'hui si glorieusement le nom du paysage qui la fédère, ressortit en effet à une planification fort ancienne : à partir de 1840, selon ces limites, le canton Bagot était déjà quadrillé.

Ville planifiée ? Ceux qui connaissent ce coin du Saguenay mentionneront spontanément, à ce titre, la «ville de compagnie» Port-Alfred, conçue et construite à l'instigation de l'industriel Julien-Édouard-Alfred Dubuc, à partir de 1917. À ses côtés, au nord et au sud, les «paroisses» Saint-Alphonse de Bagotville et, surtout, Saint-Alexis de Grande-Baie sont généralement perçues et décrites comme des entités organiques : le village de Grande-Baie aurait ainsi résulté de l'établissement, en 1838, des actionnaires charlevoisiens de la Société des Vingt-et-un, squatters sur les terres alors détenues par la Compagnie de la Baie d'Hudson. Or en 1843, quand le canton s'ouvre à la colonisation, l'arpenteur Jean-Baptiste Duberger y dresse soigneusement le plan de «villes» : autour du moulin à scie de la rivière des Ha ! Ha ! et de celui de la rivière à Mars, il surimpose au «Grand-Bay Village» et à «Bagot Town» la rigueur orthogonale d'une planification bien ordonnée.

C'est dire que les rives de la Baie des Ha ! Ha ! ont dès lors été destinées à l'urbanisation ; en même temps que l'arpenteur Duncan Stephen Ballantyne traçait le plan de Chicoutimi, réservée d'entre les concessions forestières, Grande-Baie et Bagotville confirmaient la naissance de «la ville» au Saguenay—Lac-Saint-Jean. Certes, en regard de la ville industrielle de Port-Alfred, construite en conséquence de sa planification, ces «villes originelles», plus anciennes, n'épousèrent pas si spontanément le geste de l'arpenteur. Sur le territoire de Grande-Baie que Duberger s'efforçait d'ordonner, par exemple, plusieurs obstacles s'imposaient aux rues bien droites : habitations des premiers colons, chapelle et cimetière appellent à quelques contournements. Puis la rivière des Ha ! Ha !, dont les emportements ont ruiné les Vingt-et-un en 1840, et à nouveau en 1841, n'incitait guère à l'établissement septentrional que prévoyait

Duberger : les terres menacées par la crue, à l'embouchure de la rivière, n'étaient pas encore véritablement bâties en 1938.

À défaut, donc, d'établissement entre les deux rivières — Bagotville, de son côté, tendait à s'étirer vers le nord, où une industrie d'écorçage attirait les habitants — le hiatus entre les villes de Duberger, plus redevable aux conditions géographiques et économiques qu'à la «rivalité de clocher» qu'invoque la légende, s'offrait donc, vierge, à la veille de la Première Guerre mondiale. Le territoire «pré-urbanisé» devint, naturellement, celui de Port-Alfred.

En-deçà de ces avatars de la planification, cependant, force est de constater le caractère surdéterminant du vouloir de l'arpenteur. Duberger, qui avait d'ailleurs pris en compte les problèmes que poserait Grande-Baie en distinguant à l'intérieur du canton Bagot la «Bagot Town» (Bagotville) du «Bagot Village» (Grande-Baie) a, à l'évidence, irrémédiablement marqué le territoire. Grande-Baie «l'insoumise» a, de fait, conservé un caractère de village que Bagotville n'a plus ; et il n'est sans doute pas étranger à cette obéissance au geste planificateur que Bagotville, plus ordonnée, n'ait pas donné prise aux interventions fonctionnalistes qui ont, à coup de ponts et de boulevards, désarticulé Grande-Baie après la Seconde Guerre.

Aujourd'hui, avec une mémoire fragilisée par une cohérence physique peu tangible, Grande-Baie, déjà scindée en deux entités — le plan de Duberger, puis le vacuum autour de la rivière prévoient ceci — a donc moins de souvenirs que Bagotville. Peu se rappellent, par exemple, que la rue «Alexis-Simard» portait, comme une rue de Bagotville, le nom de lord Elgin ; le boulevard de la Grande-Baie a eu raison de la portion est de la rue Victoria, débaptisée, aussi, en sa portion ouest, pour le nom de «Monseigneur-Dufour».

En juillet dernier, certes, la rivière des Ha ! Ha ! a repris les terres qu'elle menaçait depuis 1838, sur lesquelles quelque oubli, semble-t-il, avait poussé à bâtir. Les pertes sont grandes (encadré) ; elles risquent de l'être encore plus, à l'enseigne d'une reconstruction à caractère utilitariste qui paraît plus susceptible de consolider les «acquis» du fonctionnalisme que la mémoire de Grande-Baie. Réinvesti de son implicite histoire, le «village», telle une porte du fjord, gagnerait pourtant en signification ; alors que des catastrophes antérieures ont plutôt favorisé l'épanouissement du paysage local — ce sont les inondations de 1840 et de 1841, par exemple, qui, laissant le territoire entre les mains de l'industriel William Price, ont ouvert la voie à la planification — il faut certes espérer que la postmodernité, (en principe) attentive à l'histoire, n'oubliera pas là la mémoire des premières villes du Saguenay—Lac-Saint-Jean.



1



2



3

1. «Plan du Township of Bagot», par Jean-Baptiste Duberger, vers 1861 (ANG, photo Pierre Cayer / Michel Bourassa).
2. «Plan of part of the village of Grand-Bay», par Jean-Baptiste Duberger, en 1843 (ANG, photo Pierre Cayer / Michel Bourassa).
3. «Plan of Bagot Town», Jean-Baptiste Duberger, en 1843 (ANG, photo Pierre Cayer / Michel Bourassa).



4



5



6



7



8

IN MEMORIAM

Comme d'autres établissements de la région, Ville de La Baie, cette année, n'en était pas à son premier sinistre : inondations en 1840 et 1841, conflagrations en 1846 et 1870, inondations, à nouveau, en 1942, avaient déjà éprouvé l'établissement planifié. Le Grand Coup d'eau du 20 juillet 1996 a néanmoins sérieusement élargé le paysage historique du «village» : plus de 75 maisons sont disparues du cœur de Grande-Baie. Il reste à espérer que la reconstruction saura en retenir l'empreinte...



Des «disparus» (dessins Anne-Marie Dufour)

4. Port-Alfred, vers 1930 (ANQ, fonds Consolidated Bathurst, photo Rémy Paré).
5. Grande-Baie, quelques jours avant le «Grand Coup d'eau», juillet 1996 (photo Pierre Lahoud).
6. Grande-Baie, quelques jours après le «Grand Coup d'eau», août 1996 (photo Pierre Lahoud).
7. Grande-Baie, photo Canadian Airways, 1938 (ANQ, fonds SHS, photo Paul Laliberté).
8. La rue Victoria à Grande-Baie, vers 1900 (Musée du Fjord).

LE VILLAGE HISTORIQUE DE VAL-JALBERT

LUC NOPPEN

Le Ministère de la Culture et des Communications du Québec a annoncé en août le classement, en vertu de la Loi sur les biens culturels, du village historique de Val-Jalbert. L'octroi de ce statut consacre en quelque sorte une notoriété déjà acquise dans l'opinion publique, et vise à assurer la pérennité du monument fragilisé par le temps et récemment menacé par un projet controversé de mini-centrale hydroélectrique.

Val-Jalbert est situé sur le territoire de la municipalité de Chambord au Lac-Saint-Jean. Établissement industriel fondé en 1901, abandonné en 1927 et exproprié par la Province de Québec pour taxes impayées en 1942, le «village fantôme» est ouvert au public, comme une curiosité, depuis la fin des années 1960. Si le village historique de Val-Jalbert figure aujourd'hui en bonne place dans les guides touristiques — il attire chaque année quelque 250 000 visiteurs parmi lesquels plusieurs milliers d'Européens — c'est en bonne part grâce au travail de son directeur, Philippe-Auguste Morin. Celui-ci a non seulement réussi à conserver et à mettre en valeur les lieux mais aussi, fait unique dans le contexte socioculturel québécois, à tirer des profits de l'exploitation ; il ne faut donc pas s'étonner que le gouvernement subisse la pression des autorités locales et régionales (la municipalité et la MRC Le Domaine-du-Roy) qui disputent la propriété des lieux à son mandataire, la Société des établissements de plein air (Sépaq).

Il faut dire que, en aval du travail de préservation mené par son directeur, le village de Val-Jalbert recèle un potentiel considérable, qui justifie la valeur nationale qu'on lui accorde aujourd'hui. *A priori*, pour qui parcourt les circuits touristiques du Saguenay—Lac-Saint-Jean, le site offre certes un spectacle naturel d'une qualité remarquable : avant d'y voir le moulin, les écorceurs, les défibreurs et autres vestiges industriels, tous y sont saisis par la magnificence du paysage, verdoyant ou enneigé, où la tumultueuse rivière Ouïatchouan, se jetant avec fracas d'une hauteur de 71 mètres dans le profond canyon qu'elle s'est creusé, n'est pas sans évoquer la dominance d'une nature qui, ici, a repris ses droits.

Mais le village-fantôme, pour l'historien d'architecture, est surtout un document exceptionnel : transcendant le siècle qui, ailleurs, a voilé bien des projets, le village discourt lui-même sur les conditions et sur les motifs de sa planification initiale. Et c'est là, dans ce monde parallèle entre la mémoire et la modernité du Saguenay—Lac-Saint-Jean, que se découvre la naissance de l'architecture, de la forme urbaine et de l'histoire qui caractérisent, encore, le paysage de la région.

Val-Jalbert précède de fait l'urbanisation qui donna son identité au paysage construit du Saguenay—Lac-Saint-Jean : produit d'une industrie papetière encore balbutiante, Val-Jalbert, en 1901, n'était qu'une usine attirée là par le pouvoir hydraulique de la chute Ouïatchouan. Vingt-cinq ans plus tard, quand la multinationale Aluminum Company of America choisissait la région pour site rêvé de l'éclosion de la modernité nord-américaine, Val-Jalbert était devenu une véritable petite ville de compagnie, annonçant, pendant un quart de siècle, tous ces paysages industriels du Saguenay—Lac-Saint-Jean qui rivalisent encore de spectacle avec la nature. Depuis le bassin de travailleurs que le village rassembla, organiquement, non loin de l'industrie, jusqu'à la communauté ouvrière planifiée en vue d'alimenter l'industrie, Val-Jalbert, oublié depuis, est aujourd'hui comme une porte d'entrée sur l'histoire du développement urbain et de l'habitation

au Saguenay—Lac-Saint-Jean.

En effet, jusqu'en 1900, la région du Lac-Saint-Jean ne connaissait surtout que forêts et campagnes : ce sont les agriculteurs habitant celles-ci qui devaient, initialement, œuvrer à l'usine. Mais à la mort du propriétaire initial, Damase Jalbert, l'industrie est passée aux mains d'actionnaires étasuniens, pour être ensuite rachetée, en 1909, par l'industriel saguenéen Julien-Édouard-Alfred Dubuc. L'expérience américaine, accroissant la productivité des installations, avait déjà vu apparaître sur le site quelques maisons, destinées à loger des ouvriers qui vivraient désormais sur le lieu de leur travail ; en 1913, on y dénombre quinze maisons jumelées



1



3



3



2



5



5

(le type I), implantées dans la vallée, le long des rues Saint-Georges et Saint-Joseph. Le paysage évoque alors celui des *mill towns* de l'est des États-Unis.

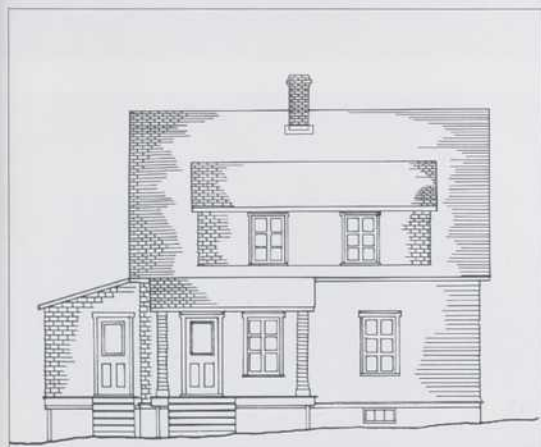
Cependant Dubuc, ami de l'industriel français Menier, avait en tête des projets plus urbains pour la communauté ouvrière. Comme l'avait fait Menier à Noisiel (France), planifiant autour de sa chocolaterie une véritable et très novatrice cité ouvrière (1889), Dubuc entreprend de construire «un petit village, un vrai modèle du genre», comme on le décrira. En 1915, l'établissement est incorporé comme municipalité et adopte le nom de Val-Jalbert. L'année suivante Dubuc met en chantier quinze maisons unifamiliales (le type

II) sur une nouvelle trame qui inaugure un projet urbain sur le plateau. Le projet, devançant la problématique du logement ouvrier que mettrait en place la Première Guerre, n'en était pourtant qu'à ses balbutiements ; dans la foulée des nouvelles politiques étasuniennes, puis grâce à l'aide financière qu'offrait la première réglementation canadienne sur le logement (1918), Val-Jalbert s'est complétée dans les années 1920. Autour de l'usine, une église, une école et surtout des maisons, désormais unifamiliales, composaient le portrait d'une ville de compagnie typiquement nord-américaine. Dubuc profita largement de l'expérience acquise à Val-Jalbert, qu'il contribua très certainement à ériger en cas d'espèce. Après avoir reproduit à Chicoutimi, près de la Pulperie, les maisons jumelées du premier type de Val-Jalbert, l'industriel entreprit de fonder une autre ville nouvelle, Port-Alfred (Ville de La Baie), en 1917. C'est la Ha! Ha! Bay Land and Building Company, créature de Dubuc née pour cette occasion, qui obtint d'ailleurs le contrat de construction des logements ouvriers subventionnés de Val-Jalbert, deux ans plus tard ; ceci, en-deçà des tractations qui ressourcèrent ainsi le paysage urbain de la région, explique la diffusion d'un modèle d'habitat, les types III et IV de Val-Jalbert qui, dans le village fantôme mieux qu'ailleurs, y ont été préservés tels de précieux témoins. Certaines des maisons de Val-Jalbert n'ont même jamais été habitées.

Car, née de la compagnie, la ville est morte en même temps que fermait l'usine, désaffectée pour les établissements plus modernes qu'implantait le Grand Capital au Saguenay—Lac-Saint-Jean ; depuis la Crise, plus personne n'a habité Val-Jalbert. Abandonnée sans autre forme d'appropriation que celle de la nature qui s'offre aujourd'hui en spectacle, la ville demeure donc intacte, pour parler d'elle-même. C'est Dubuc qui, avec le geste commémoratif de celui qui escompte la pérennité de son œuvre, avait baptisé le village du nom de son fondateur, comme si quelque profondeur historique devait s'ancrer dans le lieu, comme si sa destinée devait en consacrer la mémoire ; et force est de constater, aujourd'hui, que le monument qu'est devenu le village a l'aura d'une prophétie. Comme un palimpseste que le temps aurait rendu transparent, le village, quadrillé selon les plans de la cité modèle redessinée par Dubuc, révèle en effet les strates de la morphogénèse d'un pan entier du paysage régional. La reconnaissance par le Ministère de la Culture vient donc à point pour garantir la préservation de ce village qui, plus qu'un document d'historien, est déjà un véritable monument. Certes, la conservation de la ressource-témoin appelle à une réflexion d'envergure, ne serait-ce que sur les moyens techniques nécessaires à la maintenance du paysage actuel : ce n'est en effet ni rénové dans un état originel, ni en ruines, mais plutôt dans l'état d'une progressive désaffectation, celle qui signa le caractère fondateur de Val-Jalbert au regard des établissements industriels du Saguenay—Lac-Saint-Jean, que le village historique peut aujourd'hui décliner les droits et les preuves de sa paternité.

NOTICE

Historien d'architecture, professeur à l'École d'architecture et chercheur au CÉLAT de l'Université Laval, Luc Noppen a préparé le *Plan de conservation et de mise en valeur du village historique de Val-Jalbert* (coll. Bergeron Gagnon, Ville de Chambord et Sépaq, avril 1994).



1. L'avenue Tremblay en hiver (photo Luc Noppen).
2. Val-Jalbert en 1902, photo Notman (ANQ, fonds SHS, photo Rémy Paré).
3. Vue panoramique, en deux clichés, en 1909 (ANQ, fonds Joseph-Eudore Lemay, photo Rémy Paré).
4. Vue panoramique, en deux clichés de J.-E. Chabot, en 1925 (ANQ, fonds SHS, photo Rémy Paré).
5. Relevés des quatre types de maisons (dessins Francis Blouin).

LA VILLE D'UN RÊVE ARVIDA, LA WASHINGTON DU NORD

LUCIE K. MORISSET

Un projet étasunien, en terre canadienne, devenu le haut lieu de l'identité du Saguenay—Lac-Saint-Jean ; une ville entière, planifiée en toutes ses parties, depuis le tracé de ses rues jusqu'aux cheminées de ses maisons ; un projet urbain remarquable, novateur, de surcroît construit — pour sa première phase — en 135 jours. Un rêve d'architecte ? Mieux : une réalité. Car la ville existe : Arvida, si elle a perdu son nom pour celui de Jonquière — elle a été fusionnée à cette ville voilà quelque vingt ans — arbore toujours le paysage méticuleusement ordonné et les monuments spectaculaires qui ont jalonné sa genèse, sous l'aile d'une compagnie qui souhaitait y établir plus qu'une usine performante et des gîtes pour travailleurs.

Arvida est née huit ans après la publication, en France, de la *Cité industrielle* de Tony Garnier ; l'*imagination sans réalité* (comme l'écrivait l'architecte lyonnais) d'une ville pour plusieurs milliers d'habitants, jaillie de toutes pièces de l'esprit fertile d'un unique créateur, a pris corps au Saguenay, en 1925, autour d'une usine nouvelle de la moderne *Aluminum Company of America*. L'aventure débuta quand la multinationale s'associa à un aménagement hydro-électrique olympien, harnachant le pouvoir hydraulique du lac Saint-Jean. Escomptant là «1,340,000 horsepower of probably the cheapest hydro-electric power on the North American Continent», l'Alcoa forgea un projet colossal : implanter une aluminerie intégrée, où l'on extrairait l'alumine d'une bauxite locale, produirait et laminait l'aluminium, que l'on exporterait aux quatre coins du monde grâce au mouillage en eau profonde du port qu'avait aménagé Julien-Édouard-Alfred Dubuc, non loin, à Port-Alfred

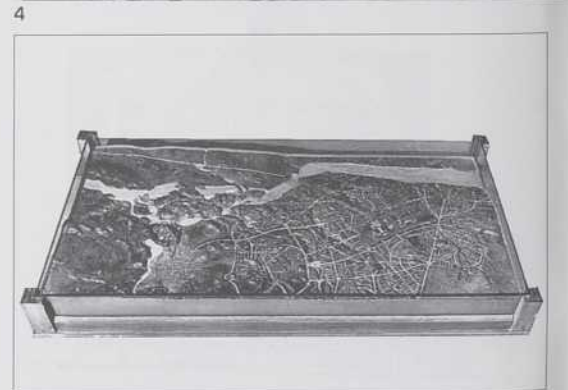
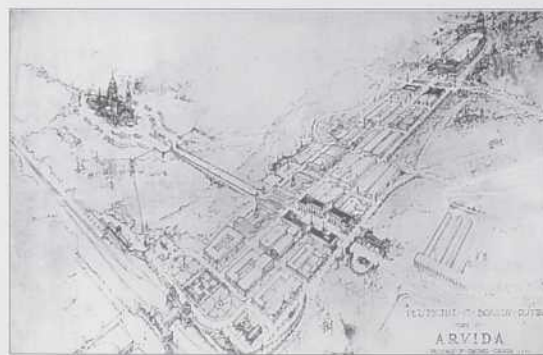
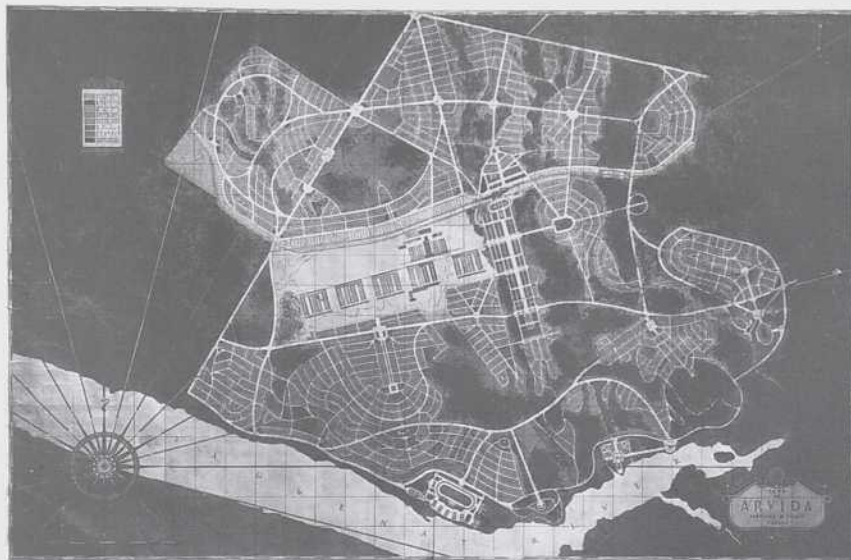
(Ville de La Baie). Mieux encore, l'Alcoa imaginait une ville : le 24 juin 1925, elle annonça la création d'une cité nouvelle, devant loger 50 000 habitants. Portant le nom d'Arthur Vining Davis, président de la multinationale, Arvida serait l'une des trois plus peuplées villes du Québec de l'époque. Future métropole industrielle, grande, belle et prospère, elle deviendrait la «Washington du Nord», comme on la comparait à la capitale étasunienne, porte-flambeau de l'histoire du *planning* en Amérique.

Car Arvida apportait bien plus que le dynamisme économique de l'électrometallurgie : lieu de représentation pour la compagnie qui y fondait sa croissance, la ville fut planifiée et construite en fonction, voire en avance des plus avant-gardistes préceptes en matière de planification urbaine, de logement ouvrier et d'esthétique architecturale en Amérique du Nord. Assoiffée d'image, la compagnie retint les services d'un New-yorkais en vue, bien au fait des recherches sur l'habitation issues de la Première Guerre mondiale, de même que de l'expérience de la *City Beautiful* qui avait forgé les capitales modernes des États-Unis. Harry Beardslee Brainerd, *Architect and City planner*, livra trois documents, parmi les plus exceptionnels que l'on connaisse aujourd'hui à l'histoire de la forme urbaine canadienne : un dessin de présentation du plan de la ville, distribué sous forme d'affiches en couleurs, une maquette représentant tout l'aménagement projeté, et une grandiose perspective d'un centre-ville spectaculaire concrétisaient le souci de la compagnie quant à la création d'une cité modèle sans équivalent en Occident.

Dix-sept *Townsite Houses Perspectives* présentèrent aux investisseurs les habitations, toutes unifamiliales,

grâce auxquelles l'Alcoa entendait loger ses travailleurs. Les dessins de présentation résumaient en fait 60 types — un nombre sans précédent — qui guideraient la construction de la ville ; en février 1927, 270 maisons, déjà, recevaient leurs premiers occupants. Un chantier de standardisation et de préfabrication digne des spéculations occidentales les plus optimistes avait en effet été mis en œuvre. Chacun des types avait été soigneusement planifié, jusqu'au moindre détail ; puis les portes, les fenêtres, les corniches, les foyers, les modules des cuisines, les garages avaient fait l'objet d'une seconde série de plans, permettant une infinie permutation des composantes architecturales au départ d'un nombre restreint d'éléments. De même, modulées par leur implantation, quatre fondations différentes, seulement, conciliaient l'harmonie du paysage et l'économie des caves en béton ; puis, toutes les pièces nécessaires, grâce à la technologie de construction en charpente — usuelle en Amérique du Nord — avaient été préfabriquées et marquées dans les scieries érigées, pour l'occasion, sur le site de la ville future. Un réseau ferroviaire transportait jusqu'à chaque maison ses composantes, dont l'assemblage était coordonné par des tableaux mesurant la progression du chantier ; bref, comme on l'écrivit, «*Houses [were] being built at Arvida in much the same fashion as Henry Ford builds automobiles, with the exception that the carpenters go to the work instead of having the work come to them*».

Novatrices par leur construction et par leur typologie, les maisons d'Arvida matérialisaient le souhait de nombreux planificateurs : en modelant ses maisons «sur le type courant dans la province», la compagnie,



qui se distinguait déjà par son désir de loger tous ses travailleurs était parvenue à construire une ville de *homes*, sans s'être écroulée sous des coûts astronomiques — cela avait été le cas de plusieurs semblables cités modèles — ni avoir sacrifié l'habitat pavillonnaire et le paysage diversifié, sacro-saints en Amérique du Nord, à la *machine à habiter* ou à l'*homogénéité salubre* que prêchaient, vers les mêmes buts et à la même époque, les Gropius et Le Corbusier.

La ville, qui aurait pu n'être qu'une enclave exogène en pays saguenéen, consolidait ainsi l'identité locale, misant sur l'identification au paysage régional. Avec succès, d'ailleurs : en 1928, Arvida comptait déjà 3 500 habitants. Certes, ses exploits achoppèrent à de sérieux obstacles ; nouvelle gestionnaire d'Arvida, l'Alcan — créature de l'Alcoa qui, soupçonnée de monopole, se départissait en 1928 de ses propriétés étrangères — perdit presque la ville à la Crise. Mais la jeune compagnie trouva dans la Seconde Guerre mondiale l'occasion d'une renaissance. Les besoins accrus en aluminium, des installations modernisées exigèrent d'Alcan qu'elle accueille un nombre croissant de travailleurs : en 1942, la compagnie logeait désormais plus de 10 000 Arvidiens. La ville, qui avait si bien associé la modernité des années 1920 à l'identité saguenéenne, est alors devenue l'écrin de l'architecture moderne du Québec, comme les manuels de géographie l'ont publiée : les Barott, Fetherstonhaugh, Durnford, Marshall, Desagné ont livré les plans des maisons, des écoles, des églises et autres monuments de la cité, qui déjà annonçait la figure des villes typiques des années 1950.

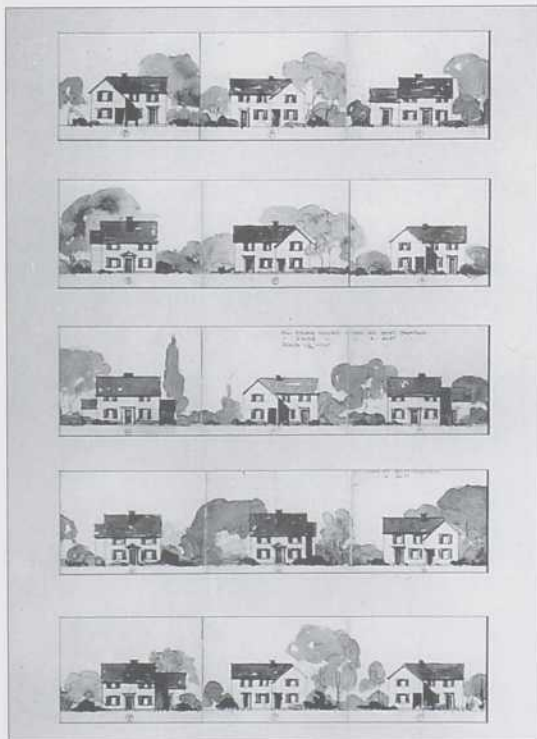
Mais cette ville moderne était un palimpseste, dans la trame duquel le visiteur attentif peut encore déceler la préfiguration du projet originel. Derrière l'harmonie du construit actuel, cette découverte des significations qu'affectionne la recherche porte ainsi une morale : Arvida, ville étasunienne en terre canadienne, dont on réalise aujourd'hui — après avoir oublié son existence — qu'elle est l'un des premiers jalons du régionalisme nord-américain et l'un des plus patents atterrissages des ambitions du *town planning*, recèle à n'en pas douter quelques leçons de méthodologie aux histoires des formes urbaines qui, parfois rapidement, concluent aux générations spontanées.

Cependant la mémoire tacite que dévoile la morphogénèse de la Washington du Nord soulève, dans la foulée de sa découverte, de nombreuses inquiétudes : la cité modèle longtemps couvée n'est plus, en effet, une ville de compagnie. Si son identité architecturale, intentionnellement signifiante, s'est pendant quelques décennies préservée elle-même, il n'est guère certain qu'Arvida, joyau des évolutions de la forme urbaine, s'affranchira sans taches de son industrie. Vues aériennes et paysages terrestres suffisent encore à rappeler l'intention que ses idéateurs auront légué, il faut l'espérer, à des prochains intervenants qui se préoccupent de sauvegarde : berceau d'une industrialisation pour laquelle le Québec lui reconnaît d'ailleurs la palme, c'est très certainement comme artefact, comme monument, qu'Arvida aspire aujourd'hui à la pérennité.

NOTICE

Historienne d'architecture, professeure au Département d'études urbaines et touristiques de l'UQAM, chercheuse au CÉLAT de l'Université Laval, Lucie K. Morisset était commissaire conseil à l'occasion de l'exposition «Énergie et aménagement : les villes industrielles planifiées» au Centre Canadien d'Architecture (1995). Parmi les publications qu'elle a signées au sujet de la forme urbaine et de l'architecture d'Arvida, on peut consulter «À la recherche de la ville idéale», écrite à l'occasion du Sommet mondial des villes tenu par l'ONU à Istanbul, dans *Le Courrier du CNRS*, n° 82, juin 1996.

1. Plan pour la ville d'Arvida, Harry Beardslee Brainerd, architecte, 1926 (Ville de Jonquière).
2. Perspective du centre-ville projeté, Harry Beardslee Brainerd, architecte, 1926 (Alcan, photo Rémy Paré).
3. Perspectives des maisons de type D2 et E1, Arvida Works, 1927 (Ville de Jonquière, photo Paul Laliberté).
4. La «ville construite en 135 jours», photographiée en 1928 : 270 maisons qui, parmi les premières en Amérique du Nord, consacrent la forme architecturale locale — «le type courant dans la province» — dans l'objectif de constituer un habitat auquel s'identifieraient les travailleurs (Alcan).
5. Maquette du projet pour la ville d'Arvida, 1926 (SHS, photo Paul Laliberté).
6. Cité modèle et ville moderne : la ville, au lendemain de la Seconde Guerre, arbore l'un des «paysages de banlieue» les plus achevés en Amérique du Nord. Arvida connaît l'accroissement démographique le plus spectaculaire de la province dans les années 1940 ; périodiques et manuels du monde entier entreprirent de diffuser les images des paysages urbains que l'Alcan construisait et couvait minutieusement. Vue aérienne en 1945 (Alcan).
7. Élévations à l'aquarelle de projets de maisons, Ernest Isbel Barrott, architecte, 1936 (collection Pierre Thibault, photo Pierre Cayer et Michel Bourassa).
8. Haut lieu de l'architecture régionaliste qui alimenta les explorations formelles des partisans d'un retour au paysage traditionnel vernaculaire du Canada français : le Manoir du Saguenay (1939), œuvre des architectes Fetherstonhaugh et Durnford, photo vers 1945 (ANC).



QUAND SAGUENÉENS ET JEANNOIS SE MIRENT À PRIER SOUS LA TENTE

CLAUDE BERGERON

Au milieu des années 1950, le Saguenay—Lac-Saint-Jean a pris les Québécois par surprise. Sans que rien n'ait paru l'annoncer, l'église Saint-Marc de La Baie révélait de façon non équivoque que l'architecture religieuse de la région était prête à montrer au reste du Québec la voie de la nouveauté et de l'audace. Pendant les années qui suivirent, les paroisses semblaient rivaliser d'originalité. Les architectes de la région recevaient médailles et honneurs et étaient invités à faire profiter les autres régions de leur talent.

C'est en Léonce Desgagné qu'il faut voir le grand artisan de cette évolution. Diplômé de l'École des Beaux-Arts de Québec en 1933, il fut tôt attiré par le rationalisme de Viollet-le-Duc et par la manière de Dom Bellot, dont l'influence était sur le point de déferler sur le Québec. En 1934, Desgagné, s'associant à Paul Boileau, retournait dans son Saguenay natal et y introduisait le style du moine bénédictin ; mais alors que partout ailleurs les architectes se limitaient à reproduire fidèlement les formes de ce style, certains se satisfaisant même de motifs bien édulcorés, Desgagné tentait d'allier l'exploitation des matériaux nouveaux aux principes du style de Dom Bellot, afin d'en rajeunir le langage. Ainsi, en 1942, dans la chapelle de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier de Chicoutimi (Complexe hospitalier de la Sagamie) et dans l'église Sainte-Thérèse-d'Avila à Dolbeau (1944), Desgagné élimine les arcs polygonaux de béton sur lesquels Dom Bellot faisait reposer les charges ; il obtient le même profil polygonal, typique, grâce aux dalles en béton du plafond, portées par des piliers dont un côté monte obliquement. La pente des dalles, où se concentre le

décor des caissons, établit une relation plus directe entre l'intérieur et l'extérieur. La structure se confond davantage avec l'enveloppe.

Comme ces deux églises, celle de Saint-Nom-de-Jésus, à Chicoutimi, doit au style de Dom Bellot les motifs décoratifs, typiques, qui ornent les murs en brique de sa nef ; l'ensemble, néanmoins, a été soumis à un processus de simplification formelle. Des jeux de droites parallèles et des plans strictement rectangulaires, alternant avec les fentes étroites des fenêtres, encadrent un espace qui n'est plus que parallélépipédique.

Cette recherche de Desgagné allait profiter à l'architecture du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Son influence s'est manifestée dans la chapelle de pèlerinage Notre-Dame-de-Lourdes, à Lac-Bouchette. Avec un demi-cylindre faisant office de murs et de toiture, l'architecte A.-Henri Tremblay annonçait encore plus précisément la génération d'églises dont Saint-Marc de Bagotville (La Baie) marquerait le point de départ. La chapelle Notre-Dame-de-Lourdes n'en est pas moins particulière : l'allure humble et modeste de ce volume tourné vers le sol, flanqué d'un clocher bas et lourd, la distingue des lieux de culte construits après elle. Ceux-là, de fait, exalteront plutôt fierté et confiance, selon une autre conception du sentiment religieux, telle celle à laquelle se référerait Léonce Desgagné décrivant l'église comme « un ensemble de matériaux ordonnés de façon à tendre vers Dieu, à constituer une prière, des mains jointes vers le ciel, comme Rodin l'a si bien compris et illustré ».

Hormis cette distinction, l'église Saint-Marc, dessinée par Paul-Marie Côté qui, depuis quelque temps,

faisait équipe avec les architectes Desgagné et Boileau, est l'héritière directe de la chapelle de Lac-Bouchette. Se profilant derrière l'immense paroi de verre de la façade, triangulaire, deux pentes convergentes, alliant murs et toit, s'élançant résolument vers le ciel, secondées dans leur ascension par la fine flèche du clocher. À l'intérieur, dessinées par le plissé raidissant les dalles des murs, les arêtes se dédoublent, comme pour s'infléchir, à mi-chemin de leur course vers la faite du toit ; solennelle, l'image créée évoque des banderoles suspendues tout au long de la nef, depuis l'entrée jusqu'au chœur.

Cette illusion d'une courbe infléchie au-dessus de l'espace cultuel, à Saint-Marc, devient une réalité à l'église Saint-Raphaël de Jonquière. Les deux grands plans incurvés qui abritent le lieu de culte sont séparés à leur sommet par une ouverture étroite, laissant filtrer une lumière qui se dégrade avec douceur sur les pentes. La nef dégagée par ces plans gagnait en largeur, un net progrès par rapport à Saint-Marc, où la nef démesurément longue et étroite contredisait les préceptes de la nouvelle liturgie, qui réclamait plutôt que se rapprochent les fidèles et le célébrant. À Saint-Raphaël, les architectes St-Gelais et Tremblay ont aussi réuni le chœur et la nef dans un même espace.

À Lac-Bouchette, à La Baie puis à Jonquière, les architectes du Saguenay—Lac-Saint-Jean adoptent de plus en plus résolument la forme de la tente. La silhouette de Saint-Raphaël, encore plus que celle de Saint-Marc, évoque celle d'une toile pendant de chaque côté d'une poutre faîtière. Or, justement, la Bible associe la tente à la demeure de Dieu parmi son peu-



1



2



3



4



5

ple : la tente est le lieu de la rencontre [Exode 29. 42-46 ; 33. 7-11] ; ce thème ne pouvait mieux convenir à la construction des églises, dans la foulée de la réforme liturgique qui, à l'époque, visait à faire de la « maison de Dieu » (le lieu de culte) la « maison du peuple de Dieu ». Bref, l'église devait devenir le lieu de rencontre.

En 1960 et en 1962, deux églises du Saguenay adaptaient ce thème au plan centré. À Saint-Gérard-Magella de Larouche, église des architectes Evans St-Gelais et Fernand Tremblay construite sur un plan en croix grecque, les bras en segments de cercle joignent leur élan à celui des surfaces en accolade de la toiture. L'église Notre-Dame-de-Fatima à Kénogami (Jonquière), œuvre de Desgagné et Côté, proposait quant à elle une interprétation du tipi ; deux demi-cônes décalés, dont l'un s'étire en une flèche effilée, s'appuient l'un sur l'autre comme deux mains jointes dans un geste d'exploration adressé au ciel.

En 1964, à Arvida (Jonquière), l'église Saint-Mathias, d'après les plans de Jacques Coutu, s'élevait sur un plan hexagonal allongé. Sa toiture élancée, portée par des chevrons de bois lamellé et collé convergeant sur un point central, ressemble à un grand chapiteau suspendu au-dessus de l'assemblée ; comme pour confirmer cette image, une étroite claire-voie détache la base du toit des murs en béton, bas, qui encerclent l'espace cultuel. Semblablement, d'étroites bandes de verre sectionnaient la toiture depuis la base jusqu'au sommet ; les intempéries ont toutefois eu raison de ces ouvertures que l'on dû fermer, amoindrissant l'élan des lignes et privant de lumière la partie haute du volume intérieur.

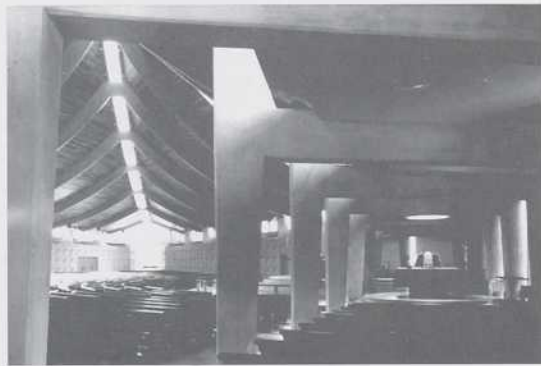
C'est d'ailleurs le prix qu'il fallut bien souvent payer pour de telles audaces ; par nature la tente est une construction légère et éphémère, ce que, plus que celle de Saint-Mathias, l'histoire de Saint-Philippe d'Arvida (Jonquière) a tristement rappelé. En 1964, au lieu d'y reproduire à nouveau la forme de la tente, Paul-Marie Côté avait préféré en imiter l'ambiance : sur les murs dessinant un plan triangulaire, l'architecte avait posé un grand dôme géodésique enveloppé de plastique et d'isolant translucides, dont la luminosité simulait le contact de l'intérieur avec l'extérieur, caractéristique de la tente, tout en éclairant le rassemblement du peuple, ainsi fédéré devant l'autel. Mais l'expérience tourna court et il fallut reconstruire.

Le thème de la tente n'était pas, dans les années 1960, exclusif aux églises du Saguenay—Lac-Saint-Jean. Plus que tout autre, toutefois, cette région l'a exploité de façon soutenue, selon des caractéristiques formelles constantes qui identifient ces œuvres à ce coin de pays ; en outre, sans égard aux mésaventures constructives que certains associèrent à ces monuments d'avant-garde, les églises du Saguenay—Lac-Saint-Jean ont acquies une personnalité architecturale ineffaçable que nul ne saurait ignorer. Clochers, élans des masses, expressionnisme des volumes remarquables, signalent le rôle distinctif et important de ces constructions au cœur des quartiers urbains. Leurs bâtisseurs n'ont pas succombé à l'excès voulant que, sous prétexte de se rapprocher du fidèle, la maison de Dieu se confonde avec les constructions profanes.

NOTICE

Professeur d'histoire de l'architecture au Département d'histoire de l'Université Laval, Claude Bergeron a publié plusieurs travaux sur l'architecture du XX^e siècle au Québec, notamment *Architectures du XX^e siècle au Québec* (Montréal, Éditions du Méridien / Musée de la Civilisation (Québec), 1989) ainsi que *L'architecture des églises du Québec, 1940-1985* (Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1987).

1. Saint-Marc, Bagotville (Ville de La Baie), Paul-Marie Côté, Léonce Desgagné et Paul Boileau, 1955 (photo Paul Laliberté).
2. Saint-Marc, Bagotville (Ville de La Baie), Paul-Marie Côté, Léonce Desgagné et Paul Boileau, 1955 (photo Pierre Lahoud).
3. Chapelle de l'Hôtel-Dieu Saint-Vallier (Complexe hospitalier de la Sagamie), Chicoutimi, Léonce Desgagné et Paul Boileau, 1942 (photo Paul Laliberté).
4. Saint-Nom-de-Jésus, Chicoutimi, Léonce Desgagné et Paul Boileau, 1950 (photo Paul Laliberté).
5. Chapelle Notre-Dame-de-Lourdes, Lac-Bouchette, A.-Henri Tremblay, 1949 (IBC).
6. Saint-Raphaël, Jonquière, Evans St-Gelais et Fernand Tremblay, 1959 (photo Paul Laliberté).
7. Saint-Raphaël, Jonquière, Evans St-Gelais et Fernand Tremblay, 1959 (photo Paul Laliberté).
8. Saint-Gérard-Magella, Larouche, Evans St-Gelais et Fernand Tremblay, 1960 (IBC).
9. Notre Dame-de-Fatima, Kénogami (Jonquière), Léonce Desgagné et Paul-Marie Côté, 1962 (photo Pierre Lahoud).
10. Saint-Mathias, Arvida (Jonquière), Jacques Coutu, 1964 (ANG, fonds Jacques Coutu).
11. Saint-Mathias, Arvida (Jonquière), Jacques Coutu, 1964 (ANG, fonds Jacques Coutu).
12. Auguste Rodin, «La Cathédrale», 1908 (photo Jean Cassou, *Rodin Sculptures*, Paris, Fernand Hazan).



LE MONUMENT DU GRAND COUP D'EAU À CHICOUTIMI, POUR METTRE À JOUR LA MÉMOIRE DU LIEU

LUC NOPPEN, LUCIE K. MORISSET, CLAUDE CORMIER

À mi-chemin entre le centre-ville de Chicoutimi — autour de la bien connue «rue Racine» — et le site de la «Vieille Pulperie», le secteur du Bassin, ancien quartier ouvrier de la ville, a été littéralement ravagé par le Grand Coup d'eau du 20 juillet dernier.

Restait, sur le rocher de granit décapé de sa pelouse, cette image qui a fait le tour du monde : celle de la «petite maison blanche» que journaux et télévisions ont vue, ancienne et frêle, affronter les torrents. Lorsque s'annonça la reconstruction, il n'était guère possible d'envisager de nouvelles habitations dans la zone, décrite inondable ; en revanche, si l'on souhaitait quelque commémoration de l'événement, il n'était pas plus acceptable de préserver tel quel, en état de sinistre permanent, l'espace qui ne servirait plus qu'à évoquer la catastrophe. Dans la foulée du projet d'aménagement du site historique des Écorceurs, que nous venions de déposer à Ville de La Baie, nous avons été invités, par la Ville de Chicoutimi, à esquisser un projet qui panserait cette blessure urbaine.

Or, le lieu où l'on nous demandait d'imaginer un parc commémoratif avait le potentiel de tenir un rôle stratégique dans la trame récréo-touristique de Chicoutimi, à mi-chemin qu'il était entre le Vieux Port réaménagé et le musée de site de la Pulperie, entre la rivière Saguenay, le centre-ville et un quartier résidentiel. Mais surtout, le secteur du Bassin, qui se révélait historiquement le véritable berceau de Chicoutimi, détenait la clé d'une actualisation de la mémoire urbaine : la ville s'y révélait en effet, quartier ouvrier né des premières exploitations industrielles, au bord de la rivière, et capitale, aujourd'hui, de toute la région dont la «petite maison blanche», en quelque sorte, condensait désormais l'image. Tout se passait comme si le Grand Coup d'eau avait semé là l'occasion de mettre au jour la personnalité «historique» de Chicoutimi.

Nous avons donc choisi de constituer là un «lieu de mémoire», qui soit fonctionnel au regard du tissu récréo-touristique de la ville et qui contribue à la qualité de vie du quartier, d'une part, mais qui contribue aussi à l'identité de Chicoutimi, grâce à la mise en valeur de la mémoire de la ville, qu'incarne le site, et grâce à une commémoration positive des bouleversements de la région, dont le lieu fut l'ultime témoin.

C'est dire que dans un premier temps nous avons, après avoir évalué la configuration physique, les caractéristiques du paysage et l'histoire du site, proposé le réaménagement des circulations proximales et l'aménagement de circulations internes qui consacrent le lieu comme pôle urbain, entre le Vieux Port et la Pulperie. Le site lui-même s'est paré de nouveaux équipements et secteurs fonctionnels : parmi d'autres, un secteur commercial, dédié aux résidents du quartier, non loin



2



2

de l'ensemble église-presbytère qui borde le parc ; un bassin recreusé, retrouvant l'image nautique qui donna son nom au site ; un secteur d'accueil touristique et une «maison du tourisme» profitant d'un bâtiment conservé, de même qu'un téléphérique, remontant jusqu'à la Pulperie, bénéficient de la position centrale du secteur dans la ville.

Puis, en ce qui concerne plus précisément le parc commémoratif, nous avons choisi de mettre en scène la mémoire, comme à des fins thérapeutiques, en profitant des caractéristiques paysagères et historiques du site qui, curieusement, se rencontrent dans cette devise de Chicoutimi : «Le mouvement de la rivière fait la joie de la ville» (!). Autour de la «maison blanche», devenue symbole de la tragédie qui affecta la région entière, nous avons proposé l'aménagement d'un paysage signifiant qui, entre le réservoir (celui qui «déborda» pendant le Grand Coup d'eau) et la ville construite, transforme le lieu déconstruit en un parc évocateur, ludique plutôt que didactique, mais néanmoins porteur d'une mémoire que l'amateur pourra découvrir.

Au lieu des traditionnels panneaux d'interprétation qui parsèment les sites historiques, et afin de transcender l'histoire locale pour, véritablement, créer un pôle dans la ville, nous avons opté en faveur d'un langage poétique, écrivant la mémoire dans des aménagements thématiques propices à susciter la curiosité du visiteur. Parmi les structures restantes sur le site, nous avons donc conservé celles qui, notamment, alimentaient le pouvoir évocateur du lieu ; puis, en misant sur cet existant, nous avons tenté de créer un événement-image, en densifiant l'expression formelle des éléments caractéristiques du parc du Bassin. En d'autres mots, ils s'agissait de générer une métaphore de la personnalité-histoire, ancienne et récente, de Chicoutimi.

La référence à la devise «Le mouvement de la rivière fait la joie de la ville», certes, aurait pu être cynique ; elle nous a plutôt suggéré un concept fondé d'une part sur l'eau (sa présence physique, son mouvement ondulant, sa couleur, la logique qu'elle a imposée et qu'elle impose au site), d'autre part sur l'urbanité de la ville, capitale de la région, que manifestent

le caractère minéral, des colorations plus «artificielles» que naturelles et une géométrie cartésienne, par exemple. Le langage que nous avons forgé, modelant les aménagements thématiques, proposait de rétablir l'équilibre entre la nature et l'urbain qui s'étaient confrontés sur le site ou, pour faire image, entre le mouvement de la rivière, d'une part, et la joie de la ville, d'autre part.

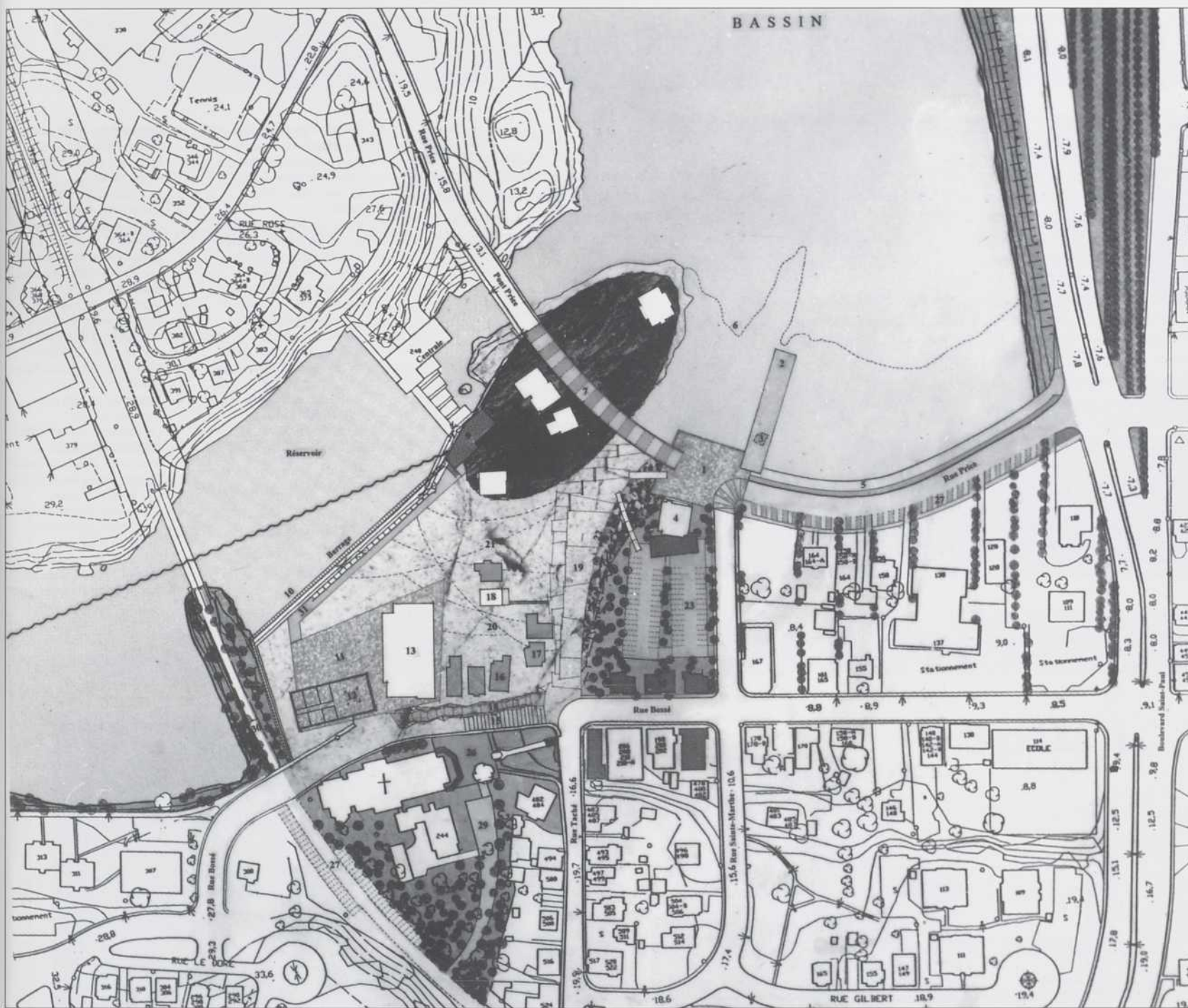
Ainsi, la ville contre l'eau ou l'eau contre la ville, et l'eau nourrissant la configuration de l'urbain et la rivière ressourçant sa «joie», son caractère ludique, suggéraient une palette de formes et de matériaux. Sur les objets de la ville, le Grand Coup d'eau était une action extrême, qui s'est traduite par une réaction d'égale ampleur : dans une image métaphorique où les contrastes violents et les gestes monumentaux commémorent l'envergure de l'événement brutal, figurer la ville impliquait donc que les objets urbains posés dans l'aménagement soient secoués, intégrés mais désarticulés. La ville du Grand Coup d'eau esquisse donc l'image d'une périphérie urbaine préservée autour d'une zone retournée brutalement à la nature : les objets de la ville, sous le choc, y sont bousculés, enchevêtrés, désalignés, ne gardant de leur configuration native que les géométries internes, les couleurs, les textures-matériaux les caractérisant.

C'est dans ce langage que les aménagements thématiques que nous avons proposés, tels un «Cran rouge», des «Ruisseaux-cascades», des «Maisons-piscines» et des «Maisons-jardins», des «Berges d'alluvions» et le «Lit de la rue Taché», autour, bien sûr, de la «Maison du Grand Coup d'eau», matérialisent le potentiel évocateur du parc commémoratif, mettent au jour sa mémoire, au départ des traces, des vestiges, de l'existant et d'une histoire moins explicite, qui forgea néanmoins le lieu et la ville qui en essaima. En août 1996, nous avons déposé un document de quelque 100 pages explicitant notre position, le concept en faveur duquel nous avons opté, et détaillant ces aménagements thématiques que nous proposons ; présentée au Conseil municipal en août, l'esquisse d'aménagement que nous avons ainsi élaborée a été rendue publique, le 5 septembre dernier.

NOTICE

Claude Cormier est architecte paysagiste et designer urbain. Il est chargé de cours à l'École d'architecture de paysage de l'Université de Montréal.

1. Le secteur du Bassin sous l'eau ; ne resteraient, entre l'église, le réservoir du barrage et le bassin de la rivière Chicoutimi, qu'un rocher délavé, une petite maison, et les vestiges d'une histoire à redécouvrir (photo Ville de Chicoutimi).
2. L'histoire à retrouver : le secteur du Bassin en 1903, vue panoramique en deux clichés de Notman (ANQ, fonds SHS, photo Rémy Paré).
3. Esquisse d'aménagement du parc du Bassin : équipements, secteurs fonctionnels, aménagements thématiques Luc Noppen et Lucie K. Morisset, historiens d'architecture, Claude Cormier, architecte paysagiste, 1996 (dessin Claude Cormier, photo Pierre Cayer et Michel Bourassa).



3

1. «Place d'accueil» située à l'emplacement de la place publique aménagée à cet endroit au XIX^e siècle.
 2. «Quai de la pompe» ainsi nommé en raison de la station de pompage qui s'y trouve. Le quai consolide l'image nautique du Bassin, et y permet l'accès à diverses activités aquatiques.
 3. Station de pompage conservée afin d'éviter des dépenses superflues. Elle peut être intégrée au parc par un aménagement sculptural de nature à servir de signal au site.
 4. «Maison du tourisme» installée dans une maison préservée.

5. «Trottoir du Bassin» qui facilite les circulations piétonnes provenant du centre-ville, dans l'optique où le boulevard Saint-Paul réaménagé encouragerait les traversées piétonnes.
 6. Berges actuelles reculées au niveau du trottoir, afin de consolider l'image nautique.
 7. «Rampe Price» qui donne un accès cyclable ou piétonnier à l'îlot d'accueil, via l'enclave verte et les services de l'île McLeod.
 8. «Île McLeod» (du nom du pionnier installé à Chicoutimi) où les maisons sauvegardées, de facture intéressante, rappellent la domesticité et l'âge du secteur. Le moulin à farine y sera restauré, à tout le moins à l'extérieur.

9. «Gare du remonte-courant» (téléphérique) adossée au barrage et construite dans une facture moderne faisant contrepoids à l'image de la centrale.
 10. «Passerelle du barrage» à fleur d'eau, intégrée à la promenade riveraine proposée du Vieux Port à la Pulperie ou au pont-barrage Arnault, en amont.
 11. «Place des mémoires» qui met en valeur le Centre Sacré-Cœur et les ruines de l'ancien couvent; socle pavé de granit noir de Péribonka qui devrait porter des inscriptions commémoratives, sa surface est un espace public polyvalent, pouvant servir de marché, de café-terrasse, de stationnement (40 cases) ou autre.

12. «Ruines du Couvent Sacré-Cœur», qui pourront être retracées contre la dalle noir et détaillées des divisions du plan, pour rendre le vestige plus lisible.
 13. Centre Sacré-Cœur (édifice conservé).
 14. «Passage des hauts lieux» qui, en préservant la tranchée creusée dans la rue Bossé par le Grand Coup d'eau, ennoblit grâce à un traitement lumineux adéquat, le passage vers le Centre Sacré-Cœur et l'îlot sacré.
 15. «Montée sacrée»: escalier aménagé par un dallage adéquat qui facilite l'accès vers l'église et l'îlot sacré tout en dramatisant, dans la direction inverse, le panorama sur le parc.

16. «Maisons-jardins» aménagées dans les fondations des maisons à cet endroit: espaces gazonnés à la forme caractéristiques, elles évoquent la domesticité du secteur et, meublées d'un mobilier urbain adéquat, elles offrent des belvédères sur le parc et sur le bassin.
 17. «Maisons-piscines» aménagées en surface (15 cm) des fondations (existantes et à reconstruire) des maisons autrefois à cet endroit; elles rappellent évidemment le Grand Coup d'eau qui balaya ces maisons.
 18. «Maison du Grand Coup d'eau» qui, bien restaurée afin de préserver adéquatement l'image

symbolique qu'elle porte et aménagée en ce sens, sera le site d'un spectacle multimédia dont nous avons proposé les grandes lignes.
 19. «Lit de la rue Taché» qui signale à la fois la mémoire de la rue et de la Grande Coulee, ancienne rivière dont le Grand Coup d'eau a en quelque sorte emprunté le lit. La rue, pavée en dalles évoquant le Cran rouge, s'écoule dans le bassin, baignée par les marées.
 20. «Cran rouge»: masse de granit spectaculaire dénudée par le torrent à l'image d'un roc précambrien qui, sous le coup du Grand Coup d'eau, aurait retourné le site à sa préhistoire.

21. «Ruisseaux-cascades» sillonnant le Cran rouge. Ils rappellent évidemment le Grand Coup d'eau et permettent de drainer la surface du Cran rouge, tout en alimentant les Maisons-piscines, pour enfin s'écouler, le long du Lit de la rue Taché, jusque dans le bassin.

22. «Berge d'alluvions» adossée à la partie urbaine et construite du parc, qui permet de racheter la dénivellation entre le Lit de la rue Taché et l'îlot d'accueil tout en évoquant l'empierrement poussé là par le Grand Coup d'eau.

23. Stationnement principal, où se dirigent les circulations provenant du Vieux Port, du centre-ville, etc. Le stationnement est légèrement désaxé en plan, bousculé comme la ville par le Grand Coup d'eau; les arbres y ont une feuillure gris-blanc comme l'écume du torrent.

24. «Ville-théâtre» entre le secteur de l'îlot d'accueil et celui du Cran Rouge: il s'agit d'une paroi construite de structures légères, aménagement sculptural ludique à l'image de maisons bousculées, déséquilibrées par le Grand Coup d'eau.

25. Tête d'îlot reconstruite afin de densifier l'image urbaine de ce secteur «commercial».
 26. «Îlot sacré» mettant en valeur l'église et le presbytère, au sommet du parc.
 27. Stationnements.
 28. Boisé préservé amortissant l'image du stationnement aménagé derrière l'église.
 29. «Parade» conduisant les circulations du stationnement jusqu'au parvis de l'église.
 30. Piste cyclable existant à l'heure actuelle, contourant le stationnement rustique.
 31. Voie de services en contrebas du barrage desservant les maisons / services installés sur l'île McLeod.

UNE VITRINE DE LA MÉMOIRE DU PAYSAGE ARCHITECTURAL

LUC NOPPEN

Si la plupart des dépôts des Archives nationales du Québec conservent des documents sur l'architecture, le Centre d'archives du Saguenay—Lac-Saint-Jean remporte la palme en ce qui concerne la représentation régionale. Sous la direction de Laurent Thibault, le centre de Chicoutimi rend accessible aux chercheurs une collection riche et diversifiée, vitrine inégalée de l'environnement construit de la région.

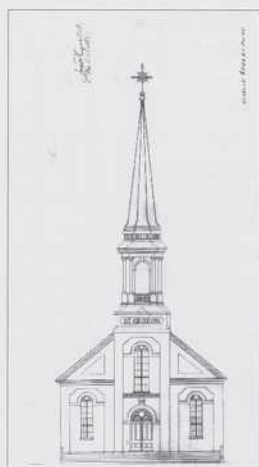
Au départ du legs de monseigneur Victor Tremblay, l'immense fonds de la Société historique du Saguenay constitué entre 1934 et 1976, le Centre d'archives a mené une quête active auprès d'organismes et d'individus pour assurer la sauvegarde d'un patrimoine archivistique unique. Ainsi, le fonds Julien-Édouard-Alfred Dubuc — déposé en plusieurs versements — puis les fonds d'architectes — tous ceux qui ont édifié quelque bâtiment important dans le région y sont représentés — et les fonds des photographes Lemay et Ellefsen constituent, avec quantité d'autres fonds privés et publics, un véritable miroir du paysage du Saguenay—Lac-Saint-Jean.

Au moment où est mise sur pied une nouvelle société mixte, la Société d'archives Sagamie, qui mettra en commun les ressources des Archives nationales et celles de plusieurs organismes para-publics et privés, il vaut la peine de souligner la valeur des acquis, la qualité de la mémoire archivée, à travers quelques documents choisis.

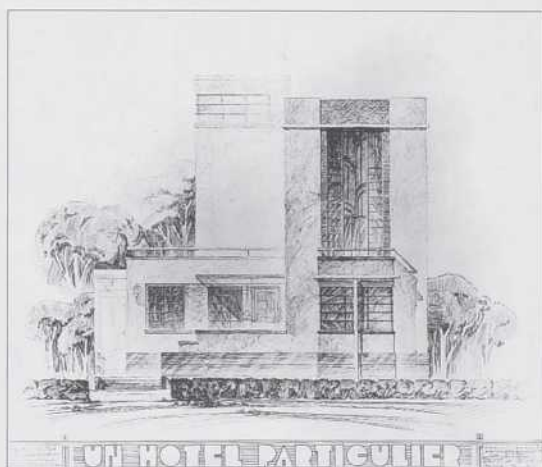
1. Élévation de l'église de Saint-Gédéon, Joseph-Pierre Ouellet, architecte (fonds paroisse Saint-Gédéon, photo Rémy Paré).
2. Vue d'ensemble du Cégep de Chicoutimi, Paul-Marie Côté architecte (fonds Léonce Desgagné et Germain Laberge, photo Rémy Paré).
3. «Un hôtel particulier», projet de l'architecte Léonce Desgagné, élève de l'École des Beaux-Arts de Québec en 1931 (fonds Léonce Desgagné et Germain Laberge, photo Rémy Paré).
4. Roberval en 1885 (Album du Département des travaux publics, photo Rémy Paré).
5. Le château Dubuc à Chicoutimi, projet de l'architecte new-yorkais Charles A. Platt. Les plans des jardins, établis par Ellen Biddle Shipman, première femme architecte de paysage étatsunienne, sont aussi conservés à Chicoutimi (fonds Julien-Édouard-Alfred Dubuc, photo Rémy Paré).
6. Projet de maison pour madame Alfred Lamontagne à Chicoutimi, Alfred Lamontagne, architecte (fonds Maurice Gravel, photo Rémy Paré).
7. «La Grande Place», Chicoutimi, projet de l'architecte Willford A. Gagnon, avec Nolan Cauchon, urbaniste conseil, 1929 (fonds de la Société historique du Saguenay, photo Paul Laliberté).



5



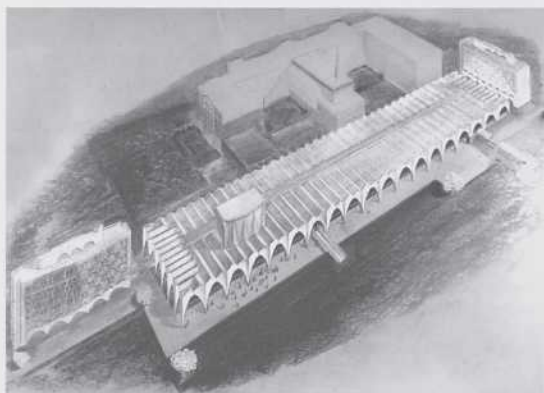
1



3



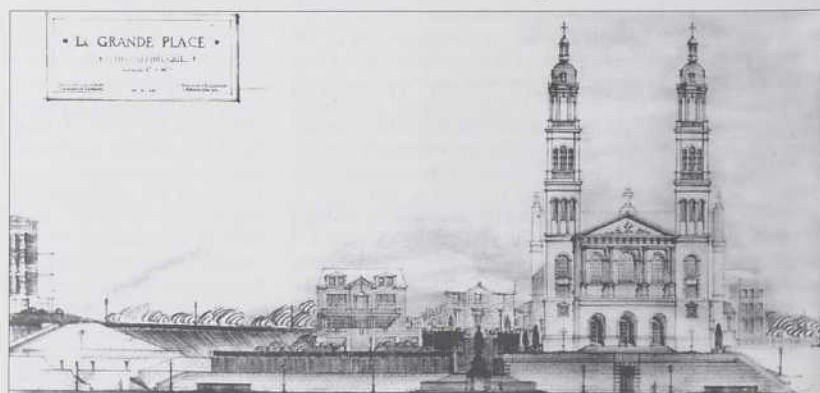
6



2



4



7

A LOUER

Bureau-atelier

- ❑ 1 100 PIEDS CARRÉS + STORAGE

- ❑ À 5 MINUTES DU CENTRE-VILLE DE MONTRÉAL

- ❑ STATIONNEMENT FACILE

- ❑ ENVIRONNEMENT MULTIDISCIPLINAIRE DANS LE DESIGN
(ARCHITECTURE, GRAPHISME, PHOTOGRAPHIE, URBANISME,
DESIGN INDUSTRIEL, LA REVUE ARQ, ETC) FAVORISANT LES PROJETS
CONJOINTS, LES CONTACTS ET LES SERVICES COMPLÉMENTAIRES.



JEAN MERCIER: (514) 523-4900 OU PIERRE BOYER-MERCIER, ARCHITECTE: (514) 523-7024



cöpilia

PHOTOGRAPHIE

GRAPHISME

PRODUCTION D'IMPRIMÉS

1463, RUE PRÉFONTAINE / MONTRÉAL, QUÉBEC / H1W 2N6 / (514) 523-4900

«LA PULPERIE» OU L'ART DES RE-NAISSANCES

GASTON GAGNON

Depuis une quinzaine d'années, grâce aux efforts investis en vue de créer, autour d'un site patrimonial, un attrait touristique majeur au Saguenay, la Pulperie de Chicoutimi reçoit une attention particulière.

La monumentalité de ses bâtiments en granit, son histoire arrimée liée à la grande aventure industrielle canadienne-française dans le domaine de la pâte de bois, ainsi que la qualité de son environnement naturel lui ont valu un statut de «bien culturel» et une reconnaissance historique nationale. Du fait de l'attribution de ce statut et grâce au processus de mise en valeur, la Pulperie de Chicoutimi est aujourd'hui l'un des sites importants du patrimoine industriel du Québec, voire de l'Amérique du Nord.

Cette renaissance, cette fois-ci dans le giron de la culture, n'est toutefois pas la première qu'ait connue la «Vieille Pulperie», comme on la nommait il y a peu. À dire vrai, depuis ses origines, la Pulperie a apparemment occupé bien des imaginaires...

C'est le 6 décembre 1896, lorsque Joseph-Dominique Guay a réuni autour de lui des membres de sa famille et quelques amis pour fonder la Compagnie de pulpe de Chicoutimi, que le rêve, une première fois, s'est matérialisé.

Le plan de la manufacture, projeté par l'ingénieur allemand Alex Wendler, montre l'intention des promoteurs. D'abord, le bâtiment principal et sa machinerie, ainsi que le barrage et la conduite forcée, sont érigés sur une «île électrique». Cette île de 5 arpents, située à même la seconde chute de la rivière, était depuis deux ans la propriété de la Compagnie électrique de Chicou-

timi, qui y avait aménagé la première centrale hydroélectrique de la région. Selon les premières études réalisées vers la fin du siècle sur les «pouvoirs d'eau» du Saguenay, la force du torrent de la rivière Chicoutimi dépassait en effet en importance les seuls besoins énergétiques de la ville : l'île pouvait facilement produire un surplus de quelque 10 000 chevaux vapeur, suffisant pour actionner les meules et les presses hydrauliques de plusieurs «moulins de pulpe». Le lieu devenait l'endroit rêvé pour la localisation d'une grande industrie.

Sur l'île, la centrale électrique du nouveau complexe usinier logeait dans un bâtiment à deux étages, adossé à la manufacture de pâte à papier ; un pont en fer reliait ce bâtiment à la rive, où les expéditions étaient assurées par une voie d'évitement de la voie ferrée de la Compagnie du chemin de fer Québec—Lac-Saint-Jean. Sur la terre ferme, aussi, se trouvaient le bâtiment des écorceurs et des chaudières, ainsi que les bureaux de l'administration de la compagnie.

Pendant près d'un an, plus de cent hommes travaillent à la construction de l'établissement, sous la direction de l'architecte C.-E. Eaton de Québec, qui prend la relève de Wendler. Près de deux cent cinquante mille dollars allaient être investis par la Compagnie de Pulpe de Chicoutimi pour cette construction, dont la production quotidienne d'une trentaine de tonnes débute en janvier 1898 avec l'engagement de 75 hommes. Bénéficiant d'une conjoncture économique favorable et d'une reconnaissance internationale pour la qualité de sa production, remarquée à l'Exposition universelle

de Paris, l'entreprise connaît une expansion continue pendant les deux premières décennies du XX^e siècle. Trois autres moulins de pâte à papier s'ajoutent sur le site ; on construit aussi un immense atelier de réparations mécaniques et de fonderie, situé tout à l'entrée du site de la Pulperie.

Toutes ces constructions reflètent l'architecture de l'époque et allient influences européennes et américaines mises à contribution dans l'aménagement du complexe industriel intégré, dont la signature architecturale a été tout particulièrement marquée par René-Pamphile Lemay. Bien que les bâtiments n'aient pas été construits tous en même temps, l'ensemble usinier arbore une unité architecturale étonnante, redevable à la pierre, apparente, utilisée comme matériau structural, et à la volumétrie des bâtiments, évidemment liée aux besoins de production.



2



1



3

En 1920, à l'apogée de la Pulperie, près d'un millier de travailleurs occupent un emploi dans les moulins Saint-Joseph et Sainte-Marie ; un peu plus du double œuvrent dans les chantiers forestiers à chaque hiver. Reconnue en Europe comme «ville de la Pulpe», Chicoutimi vit au rythme de ses moulins. Les activités portuaires et ferroviaires, le commerce et la petite industrie, tous dépendent des usines de la Compagnie de pulpe de Chicoutimi et de son réseau de sociétés subsidières.

L'extraordinaire expansion que connaît la ville, la naissance de la nouvelle paroisse du Sacré-Cœur, aux abords de la Pulperie, l'apparition de nouvelles rues dans les quartiers où habitent les gens d'affaires et le clergé sont autant de manifestations tangibles de l'importance urbaine de la grande industrie. L'objectif des premiers promoteurs était de dissiper l'opinion selon

laquelle les Canadiens français auraient été inaptes aux affaires ; moins de trente ans après sa création la Pulperie, de fait, faisait étalage du succès d'une entreprise canadienne-française.

La faillite du principal client de la Pulperie, la londonienne Becker and Company, puis la guerre du papier qui sévit en Amérique à l'orée des années 1920 ont, néanmoins, conduit l'entreprise à la faillite, en 1924. La fermeture des moulins, en 1930, ne signifiait pas pour autant la mort définitive de la Pulperie : de 1930 à 1956, en fait, le site a été l'objet d'incessants projets de redémarrage et de réouverture.

Puis, en 1957, le gouvernement de Maurice Duplessis cède le complexe usinier à la Eastern Mining and Smelting Company pour l'établissement d'une raffinerie de cuivre, de zinc et de nickel ; en amont du site, il autorise l'aménagement d'une autre barrage, à la chute Blanchette qui nourrira ainsi une nouvelle centrale hydroélectrique. La rivière Chicoutimi livrait là son dernier pouvoir non harnaché à l'industrie.

La Pulperie n'en était pas encore à sa dernière vie. Déjà, quand le marché des métaux a raison de la Eastern, en 1959, l'imaginaire auquel appartient le complexe usinier a changé de registre : comme sur les visions de la ville que peint alors Arthur Villeneuve sur les murs de sa maison, c'est le paysage mémoriel que, désormais, la Pulperie domine. Aussi quand, quelques années plus tard, des problèmes de sécurité laissent envisager la démolition des bâtiments du site, un mouvement de pression voit le jour pour la sauvegarde de

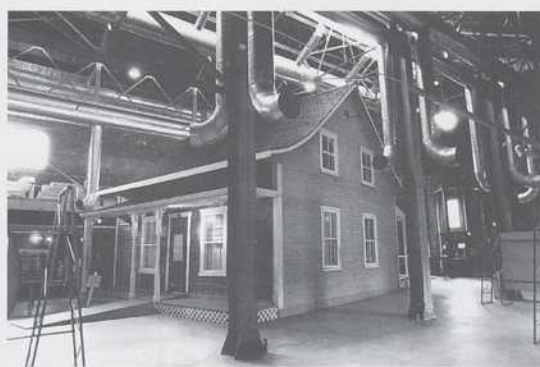
l'ensemble industriel, auquel la Corporation du Carnaval-Souvenir de Chicoutimi attribue un grand potentiel touristique. Un premier projet de mise en valeur est lancé en 1973, dont découle, depuis, l'aventure patrimoniale de la Pulperie. Le musée de site et le musée de société, inaugurés il y a peu, en sont les plus récents aboutissements.

Par-delà le déluge dont elle fut la victime, et qui occasionnera d'importants travaux de réaménagement, la Pulperie, qui fêtera ses cent ans peu avant Noël, consolide plus que jamais le lien privilégié entre l'histoire et l'environnement urbain, devenu ancrage de l'identité chicoutimienne. Le mariage de la nature et de la culture qu'elle célèbre aujourd'hui, à n'en pas douter, contribuera pour le prochain siècle à une nouvelle renaissance.

NOTICE

Gaston Gagnon est historien et muséologue ; il œuvre au ministère de la Culture et des Communications, Direction du Saguenay-Lac-Saint-Jean.

1. Vue panoramique en 1903 (ANG, fonds Julien-Édouard-Alfred Dubuc, photo Rémy Paré).
2. Vue d'ensemble en 1985 (photo Luc Noppen).
3. L'intérieur de l'édifice de 1911 (moulin n° 3), en restauration (photo MCC, Chicoutimi).
4. Le centre d'interprétation de la Pulperie, aménagé dans l'édifice de 1921 (atelier de réparations mécaniques) (photo Paul Laliberté).
5. La maison du peintre Arthur Villeneuve, déménagée à l'intérieur de l'édifice de 1921 (atelier de réparations mécaniques) (photo Paul Laliberté).
6. L'emplacement du «jardin des vestiges» (moulin n° 1), dévasté par le «Grand Coup d'eau» du 20 juillet 1996 (photo Pierre Lahoud).



5



6

SYSTÈMES *modifiedPLUS*^{MC} DE MONSEY/BAKOR

Monsey/Bakor Inc. est heureux de vous présenter son nouveau dépliant sur les systèmes de toiture *modifiedPLUS*^{MC} à base de bitume modifié SBS. Monsey/Bakor Inc. offre ses produits et ses services techniques partout aux États-Unis et au Canada à partir d'installations et de points de distribution répartis stratégiquement dans toute l'Amérique du Nord. Nous vous invitons à communiquer avec notre personnel-ressource aux numéros suivants:



**MONSEY
BAKOR**

- René Rufiange, rep.tech. (514) 364-5853
- Robert G. Valiquette, rep.tech. (514) 364-1972
- Ligne sans frais 1-800-361-4599

PLAFOND ULTIMA HI-LR RH90 DE ARMSTRONG

Aucun autre plafond n'offre autant de solutions durables:

- Épargne de l'argent, maintenant et plus tard. Sa remarquable réflexion à la lumière de 0,89 réduit les frais d'éclairage.
- Fini plus lisse: meilleure insonorisation.
- Demeure plus propre et plus brillant: résistance supérieure à la souillure des systèmes de chauffage, ventilation et climatisation.
- Résistance incroyable aux égratignures.
- Résistance à l'affaissement.



Armstrong

Pour connaître le rendement de notre plafond Ultima Hi-LR à RL élevée et obtenir d'autres solutions de plafonds, composez le 1-800-278-9534

SYSTÈME DE TOITURE MEMBRANE THERMOPLASTIQUE MONO PLI DE SEAL-DRY

Alcor peut vous faciliter la tâche dans votre choix de système de toiture avec une membrane Seal-Dry fixée mécaniquement, avec ballastage, pleine adhérence ou indépendante avec ventilateur.



**ALCOR
INC.**

Pour de plus amples informations communiquer avec:
Alcor Matériaux de Toiture Inc.
(514) 325-1260
1-888-864-8873

IKO ÉTABLIT LES STANDARDS

IKO fabrique une gamme complète de matériaux de toiture en rouleaux, de feutres saturés, de ciments et de bitumes modifiés utilisés en toiture industrielle. Notre succès tient à des normes très strictes de contrôle de la qualité. Tout au long du processus de fabrication, nos produits sont vérifiés afin d'assurer leur conformité. Des usines modernes, des normes sévères de contrôle de la qualité et des travaux de recherche continues, garantissent à nos clients les meilleurs matériaux de toiture disponibles!



IKO
Établit les standards

IKO
1451, avenue Spence
Hawkesbury, Ontario
Tél: 1-800-267-0185
Fax: 1-613-632-1369

BRIQUETERIE ST-LAURENT,

fait figure de «leader» dans le domaine du revêtement. En affaires depuis 1910, inutile de vous souligner notre expérience comme gage de sécurité, vous le savez déjà. Ce qui vous intéresse, c'est un partenaire qui sait vous appuyer sur le chantier. Grâce à son expertise particulière, le conseiller de Briqueterie St-Laurent se veut un complice de tous les instants, un partenaire de première ligne sur qui vous pouvez compter.

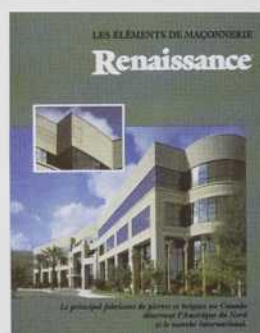


STL
BRIQUETERIE
ST-LAURENT
MANUFACTURER OF BRICKS & BLOCKS
La vraie brique

Briqueterie St-Laurent
La Prairie, Qc
Tél: (514) 866-8374
Sans frais 1-800-363-8889

LES ÉLÉMENTS DE MAÇONNERIE RENAISSANCE[®]

Appelez-nous pour recevoir la nouvelle brochure sur les éléments de maçonnerie Renaissance[®] démontrant les nouveaux finis et les couleurs spéciales développés avec des architectes.



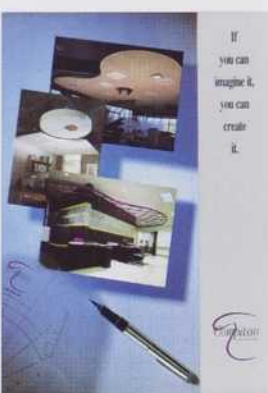
**ARRISCRAFT
INTERNATIONAL Inc.**
PIERRE • MARBRE • CALCAIRE • BRIQUE

Imaginez-la, nous la fabriquerons.

Arriscraft International Inc.
500, boulevard La Gabelle
St-Étienne des Grès (Québec)
Canada GOX 2P0
Téléphone: 819-535-1717
Télécopieur: 819-535-1718
À travers le Canada et les États-Unis: 800-265-8123

L'IMAGINATION NE PLAFONNE PAS

Les plafonds de Intérieurs CGC dominent l'industrie grâce à leurs designs innovateurs. Conçus pour donner vie à des ensembles architecturaux uniques, nos plafonds exclusifs impressionnent par leurs lignes esthétiques. Tous nos modèles préusinés sont livrés sur place ajustés, peints, prêts à être installés. Que vous recherchiez les formes attrayantes et inusitées de COMPASSO ou de CURVATURA, ou l'élégance des panneaux métalliques PANZ, Intérieurs CGC chapeautent tous les décors d'aujourd'hui, des plus simples au plus raffinés.



CGC
Intérieurs CGC, division de CGC Inc.

Pour plus d'information, contactez
Doyle Prévost, conseiller
pour les produits architecturaux
1-800-363-8844 ou
(514) 356-3950 (Montréal).

SYSTÈMES DE COUVERTURE MONO- COUCHES EN EPDM FIRESTONE

La compagnie Produits de bâtiments Firestone est un chef de file mondial dans la fabrication et la commercialisation d'une gamme complète de systèmes de couverture, d'isolants et d'accessoires.

En travaillant avec Firestone, vous obtenez des produits et services variés, couvrant tous vos besoins pour la construction neuve commerciale et la réfection.



Firestone
PRODUITS DE BÂTIMENTS

Appelez-nous pour recevoir notre catalogue.
Produits de bâtiments Firestone
5900 Avebury Road, Mississauga, Ontario, Canada L5R 3M3
Téléphone: (905) 568-6469 1-800-267-1318, ext. 6477
Télécopieur: (905) 568-6696
E-Mail: <http://www.firestonebpc.com>

LA FAÇADE DE DEMAIN

Fabriqué au Québec, le Système de revêtement CAREA affiche un ensemble de performances qui combinent les nombreux besoins des architectes :

- léger mais durable;
- étanche et sans entretien;
- résistant aux chocs;
- rapide et simple à installer;
- vaste gamme de formats, de textures et de couleurs;
- grande stabilité dimensionnelle.



CAREA

1-800-972-2732

Vous travaillez sur un projet de façade; le Système de revêtement CAREA ouvre la voie à de nouvelles solutions autrefois impossibles avec les matériaux traditionnels.

TUILES OLYMPIA

Nous continuerons à couvrir le «monde entier» pour vous offrir le fruit de vos spécifications.

Votre partenaire, La compagnie de Tuiles Olympia International



Montréal

Tél: (514) 345-8666
1-800-361-1954

Fax: (514) 345-8825

Québec

Tél: (418) 657-5557

Fax: (418) 657-6708

tuilesolympia

LATICRETE INTERNATIONAL

Nouveautés techniques: coulis fortifié aux polymères

Laticrete International, leader mondial d'innovations techniques pour carrelage, présente ses plus récents développements pour jointoiments.

Laticrete 2000 - Joint époxy industriel rencontre les normes ANSI pour furan avec la facilité d'emploi de coulis époxy.

Laticrete SP-100 - Joint époxy résistant aux taches.

Série 1500, 1600 - Joints flexibles, fortifiés aux polymères.

Pour recevoir la charte des couleurs 1997, DESIGNER, CLASSIQUE et GEM, FAX SANS FRAIS: 1-800-419-4819.

Pour contacter un représentant appelez: (Montréal) 949-1787.

LATICRETE INTERNATIONAL - CANADA

C.P. 247, St-Jean-sur-Richelieu

Québec J3B 6Z4/ Tél: 1-800-838-4237



SCHLÜTER SYSTEMS

met au point des solutions pour résoudre les problèmes les plus fréquemment rencontrés dans l'installation de tuiles en céramiques et de pierres naturelles. Les produits Schlüter rendent étanches les sous-planchers de tuile ou de pierre naturelle; procurent la fini et la protection nécessaire aux bordures des tuiles posées au plancher ou au mur et éliminent l'efflorescence. Appelez-nous pour recevoir votre catalogue gratuit.



Schlüter Systems (Canada) Inc.

28, boulevard Hymus
Pointe-Claire, Québec
H9R 1C9

Tél: (514) 695-2100

Tél: (800) 667-8746

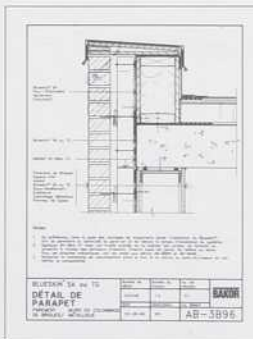
http://www.schluter.com



DÉTAILS TECHNIQUES

PARE-AIR/VAPEUR

Monsey/Bakor Inc. vous offre une série de 19 détails typiques montrant l'utilisation de nos produits dans la réalisation de systèmes pare-air/vapeur efficaces, complets et étanches. Nous souhaitons que ces croquis vous aideront à élaborer les détails pertinents à vos projets. Ces détails sont également disponibles sur disquette (format Autocad^{md} 12) par l'entremise de votre représentant. Nous vous invitons à communiquer avec notre personnel-ressource aux numéros suivants:



**MONSEY
BAKOR**

- René Rufiange, rep.tech. (514) 364-5853
- Robert G. Valiquette, rep.tech. (514) 364-1972
- Ligne sans frais 1-800-361-4599

CHARME ET DURABILITÉ

Alcor Inc. le chef de file dans le domaine de la toiture peut répondre à tous vos besoins. Notre gamme complète de produits allie qualité, fiabilité et beauté ainsi qu'une tranquillité d'esprit avec des garanties de 25, 30, 40 ans et même garantie à vie.



Pour de plus amples informations communiquer avec:

Alcor Matériaux de Toiture Inc.

(514) 325-1260

1-888-864-8873

**ALCOR
INC.**

PIERRE CALCAIRE

ET MARBRE ADAIR®

La pierre Adair® est disponible dans les couleurs Gris Bleu et Bistre Nuancé. Nous taillons, sculptons et finissons la pierre Adair® pour rencontrer les dessins architecturaux.

Imaginez-la, nous la fabriquerons.



Arriscraft International Inc.

500, boulevard La Gabelle

St-Étienne des Grès (Québec)

Canada GOX 2P0

Téléphone: 819-535-1717

Télécopieur: 819-535-1718

À travers le Canada et les États-Unis: 800-265-8123

**ARRISCRAFT
INTERNATIONAL Inc.**

PIERRE • MARBRE • CALCAIRE • BRIQUE

COMMUNIQUÉS

GOODFELLOW s'associe avec Flakeboard et Reemay

Cette association permet à Goodfellow d'offrir dorénavant une gamme complète de panneaux: mélamine, foil, peinturé, fibrex, mende et particule industrielle. Pour les panneaux de mélamine, Flakeboard offre plus de 200 couleurs et motifs. Ces produits sont approuvés par la norme pour les panneaux thermoudurcis - ALA 1992. Aussi le 1er mai 1996, Reemay, producteur du revêtement toutes saisons TYPAR HOUSEWRAP, a mandaté Goodfellow comme distributeur exclusif pour les maritimes et le Québec. Typar Housewrap est le seul produit du genre conçu spécifiquement comme revêtement toutes saisons. Il est garanti contre toute détérioration ou déchirure et il résiste aux dégâts causés par les rayons ultraviolets du soleil.

BÂTI-FLEX

abordable, adaptable et vendable

Bâti-Flex est un concept novateur que la SCHL a créé afin de favoriser la conception d'avant-garde d'habitations adaptables. Les ajouts et les travaux de rénovation sont parfois coûteux et compliqués s'ils n'ont pas été anticipés au moment de la construction. La SCHL a lancé le concours de conception Bâti-Flex en janvier 1996 afin d'encourager la conception d'habitations qui s'adaptent selon les changements qui surviennent au cours de la vie. Par exemple, au moment de la construction, on pourrait inclure les éléments structuraux qui permettraient l'installation ultérieure de placards à hauteur réglable, de systèmes de domotique et de dispositifs permettant l'accès à des fauteuils roulants, ainsi que le pré-cablage pour les nouvelles technologies de l'information. Vous pouvez obtenir la trousse d'information auprès de la SCHL au 1-800-668-CMHC.

Importants progrès technologiques chez PEERLESS

La technologie Multiplex^{MC} de Peerless offre des possibilités de création véritablement exclusives. Cette technologie permet de reproduire tout concept en regard de la forme du tapis. L'appareil Multiplex^{MC} se caractérise par l'utilisation de barres à aiguilles doubles mobiles. Le système permet de varier la hauteur des velours pour ainsi créer des motifs aussi complexes qu'intéressants. Un second appareil utilise deux barres à aiguilles; une pour le velours bouclé, l'autre pour le velours coupé. Ces innovations technologiques sont un indicateur probant de la volonté de PEERLESS de conserver sa position de leader dans le marché.

La fusion de BAKOR crée un nouveau nom corporatif

La fusion récente entre Bakor inc. (Canada) et Monsey Products co (États-Unis) a créé une nouvelle entité corporative MONSEY BAKOR INC. Étant donné que nous formons UNE seule compagnie, nos clients ainsi que l'industrie de la construction en général seront mieux servis et auront accès à une gamme élargie de produits. MONSEY BAKOR INC. manufacture entre autres des enduits et des adhésifs, des produits d'imperméabilisation, des membranes pare-air/vapeur, des membranes de toiture à base de bitume modifié ainsi que des émulsions pour les routes et pour l'industrie. À ceci s'ajoute toute la gamme des produits pour le consommateur. MONSEY BAKOR INC. continuera de servir les besoins de la clientèle nord-américaine avec ses dix usines et bureaux régionaux qui opèrent aux États-Unis et au Canada.

ANCRAGES DE FENÊTRES

DOMINIQUE DEROME ET CHRISTIAN OUELLET, ARCHITECTES

Pour une haute performance de l'enveloppe, les plus petits détails peuvent avoir une très forte incidence. Ainsi, des murs à haute résistance thermique et des fenêtres à vitrage employant les dernières trouvailles technologiques ne peuvent assurer un bon résultat que si leur jonction est bien résolue. Et pour bien étanchéiser la jonction, certaines attaches mécaniques rendent la vie plus facile que d'autres.

Lors du choix des fenêtres, pour fonction commerciale, institutionnelle ou résidentielle, la décision porte principalement sur quatre variables :

- cadre de fenêtre : type de matériau - bois (pin, cèdre, acajou), aluminium, PVC ou résine renforcée à la fibre de verre, conception et matériau du bris thermique, nombre de chambres d'égalisation des pressions, type d'ouverture ;
- vitrage : verre double ou triple, pellicule de polyester, verre sélectif, gaz de remplissage, intercalaire ;
- ancrage : bretelle, cales et vis, attaches ajustables ;
- jonction : types de murs, étanchéité, scellement.

POUR LE COMMERCIAL ET L'INSTITUTIONNEL

Dans le cas des fenêtres ponctuelles dans l'enveloppe d'un bâtiment commercial ou institutionnel, par opposition aux systèmes de murs-rideaux qui sont conçus comme un système, le cadre de ces fenêtres est généralement en aluminium et, la plupart du temps, les attaches sont prévues par le fabricant. Elles sont de type bretelle horizontale sauf si on spécifie autrement des T à maçonnerie ou des vis à métal adjacent, par exemple. Le gros désavantage des attaches de type bretelle est la dispersion de la chaleur vers l'extérieur : elles deviennent d'importants ponts thermiques. Le devis devrait mentionner de couper ces attaches le plus court possible afin de réduire au minimum les ponts thermiques dont les surfaces froides causent de la condensation à l'intérieur du mur.

POUR LE RÉSIDENTIEL

Dans les fenêtres de type résidentiel, il existe un type d'attache métallique qui est, soit déjà vissé à la fenêtre, soit muni de crampes pour les fenêtres de bois. Encore une fois, cette attache a le défaut de créer un pont thermique vers l'extérieur et de ternir les finis intérieurs à cause de points froids qui contribuent à faire condenser l'humidité sur laquelle se déposent les poussières.

Évidemment, si on ne spécifie pas un type d'attache en particulier, l'entrepreneur posera les fenêtres avec des cales de bois et des vis. Cette technique très répandue empêche de réaliser une étanchéité à l'air durable et efficace. Cette méthode de fixation ne devrait donc pas être favorisée sur le chantier. En rénovation, certains entrepreneurs, lorsqu'ils installent des fenêtres de bois (qui ont encore une large part du marché résidentiel au Québec) le font avec des coins et des clous à finir ce qui permet à la fenêtre de suivre les mouvements de la structure de bois qui se tasse. Cela est valable mais les coins empêchent une bonne étanchéité à l'air. De plus, aucune des approches mentionnées jusqu'ici, ne permet le nivellement et l'équerrage des fenêtres pendant la pose.

POUR RÉVOLUTIONNER LA POSE DE TOUTE FENÊTRE : LES ATTACHES AJUSTABLES

Les attaches ajustables permettent un scellement parfait : en voici deux modèles. La première a été inventée et est fabriquée en Suède (1). Cette attache a été mise au point pour la fenêtre de bois. Elle permet la pose de la fenêtre sans cale. Ce système ingénieux de vis permet la fixation définitive dans le mur de fond tout en laissant la possibilité d'ajustement en plus ou en moins dans le sens de la vis. Ce système est complet et fournit une mèche qui perce les deux grandeurs de trous nécessaires à l'installation de l'attache en une seule étape. Une tête de vissage permet l'installation d'un seul coup. L'ajustement se fait en retirant légèrement la tête de vissage engagée dans le cadre de la fenêtre.

La deuxième, «l'attache universelle du siècle», est d'origine québécoise (2). Shimex, de son nom, est ajustable, réduit les ponts thermiques, s'adapte à tout type de boîtier et ne présente aucune entrave au scellement. En fait, cette invention a même reçu une médaille d'or au Salon international des inventions de Genève 1995, le prix du produit le plus innovateur au Contech 1995 et un Habitas 96 au Salon national de l'habitation.

De petites dimensions, environ 37 mm x 70 mm pour la partie centrale, cette attache est de matière plastique, pour ses qualités de ruptures thermique et de métal pour sa rigidité. Elle se compose de deux sections métalliques plates qui doivent être vissées, l'une dans le boîtier de la fenêtre, l'autre dans le fond de

support du mur. L'une des deux parties métalliques supporte une pièce de plastique ayant un H en acier inoxydable qui fait un arc en serrant une vis sans fin qui le retient. Ainsi, il est très facile et rapide d'ajuster parfaitement l'espace entre la fenêtre et le fond. Cet ajustement peut être fait à plusieurs reprises sur chaque face afin d'obtenir le positionnement parfait de la fenêtre sans pression induite sur celle-ci. Les boudins de fond de calfeutrage et la membrane pare-air/pare-vapeur peuvent donc être continus et parfaitement étanches.

Dans tous les cas, on doit s'assurer de la continuité du scellement de la jonction cadre/mur de fond, soit par boudin-mousse et calfeutrage, soit par la membrane pare-air collée et retenue en place sur la partie extérieure du cadre. Il est impératif de se souvenir que la laine de verre ne scelle pas une fenêtre. S'il y a exfiltration d'air au pourtour du cadre, la laine ne fera que filtrer l'air. La fonction de la laine est d'isoler seulement. Il faut donc sceller le pare-air et le pare-vapeur au cadre de fenêtre au moyen d'un ruban gommé compatible, le scellant acoustique ne peut être utilisé directement sur le bois. Un ruban gommé qui colle bien au bois et au polyéthylène est le Tuck Tape de Canadian Technical Tape co.

ET POURQUOI CHANGER

En effet, pourquoi changer un mode de fixation des cadres de fenêtres aussi répandu et qui, somme toute, semble satisfaisant. En construction de façon générale, et concernant le résidentiel surtout, toutes les innovations rencontrent une résistance certaine. Alors que les autres industries sont perpétuellement à l'affût des développements, la plupart des intervenants en construction attendent de voir leurs concurrents incorporer et maîtriser une nouvelle technique avant de la considérer. Combien de bureaux ont leurs détails-types retenus de projets en projets? Combien d'entrepreneurs ne font que répéter ce qu'ils ont toujours fait? Les ancrages de fenêtres ne sont qu'un détail qui semble anodin. Pourtant, que ce soit cette innovation ou une autre, il y a lieu de les apprécier professionnellement en se basant sur la connaissance du bâtiment et non seulement sur les traditions.

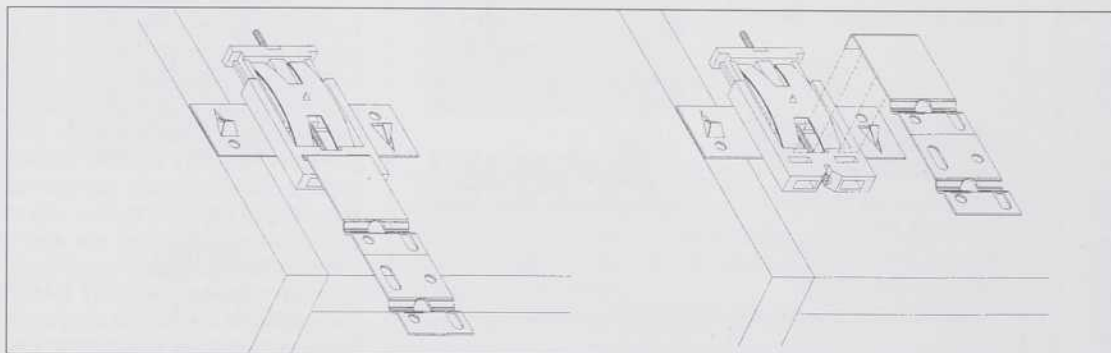
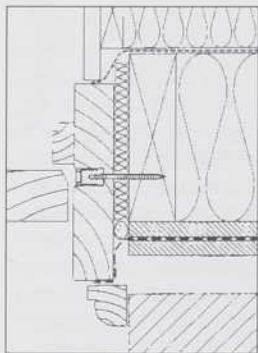
NOTES

1. Ce produit est vendu en Amérique par Ressources Conservation Technology à Baltimore, (410) 366-1146.
2. Ce produit québécois est fabriqué par Ideamatech et distribué par Ferco Ferrures de bâtiment inc., (514) 973-9737. Les deux attaches se détaillent à approximativement 1,25 \$.

Cet article est une initiative du Comité des matériaux et techniques de l'Ordre des architectes du Québec.

1. Détail avec attache suédoise.
2. Système Shimex.

Infographie : Louis Tremblay, architecte



Surell®



À la recherche de fiabilité et de qualité, pour une surface de travail robuste et d'entretien facile, vous découvrirez que le matériau de revêtement massif Surell® se révèle à la hauteur de vos attentes.

Fort de l'appui de Formica Canada, Surell est le meilleur choix en raison de sa durabilité, de sa facilité d'installation et de ses normes d'hygiène supérieures.

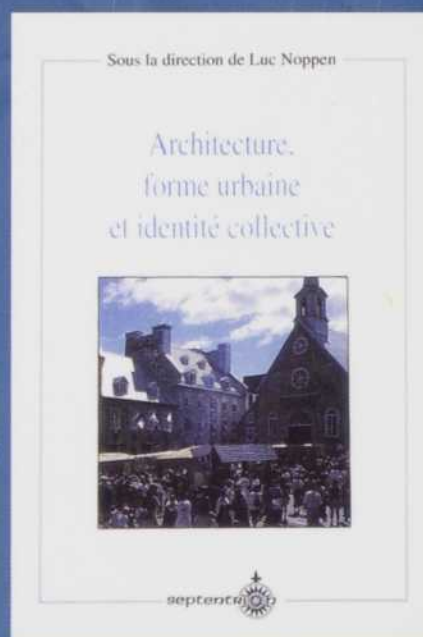
Le matériau Surell, homogène et non poreux, prévient la prolifération des bactéries et résiste aux taches.

Lorsque vous spécifiez Surell, toutes ses caractéristiques vous confirmeront que vous avez fait le bon choix.

De plus, la gamme de couleurs et de motifs disponibles vous permettra de concevoir sur mesure des environnements aussi pratiques qu'attrayants

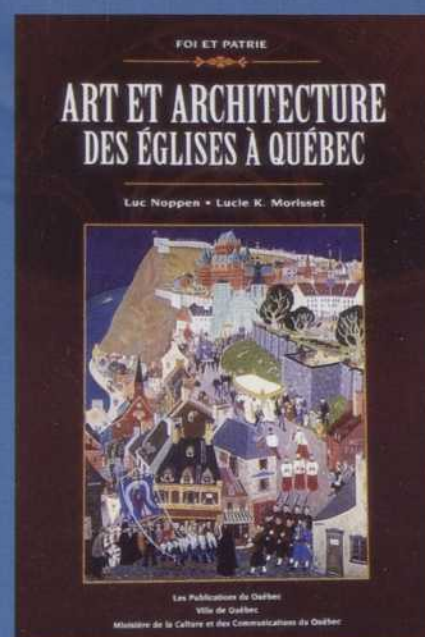
HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE, HISTOIRE DE LA FORME URBAINE

LIVRES SUR L'ARCHITECTURE



ISBN: 2-89948-039-3

Sous la direction de Luc NOPPEN,
Architecture, forme urbaine et identité collective, Sillery / Sainte-Foy,
Septentrion / Célat (Université Laval),
1995.



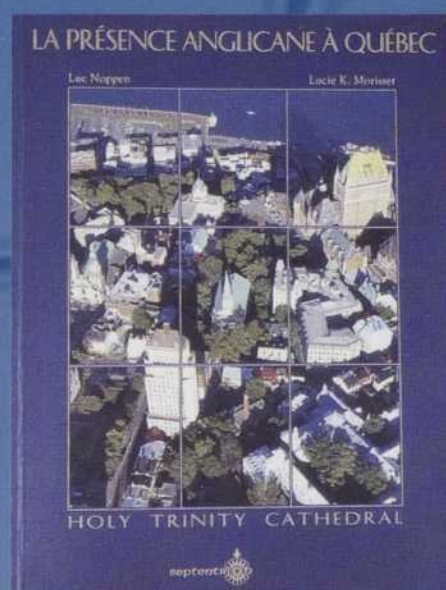
ISBN: 2-551-16646-2

Luc Noppen et Lucie K. Morisset, *Art et architecture des églises à Québec, Foi et Patrie*, Québec les publications du Québec, 1996.



ISBN: 2-89052-747-6

Robert Fortier, Normand Brouillette, Paul Trépanier, José Igartua, Lucie K. Morisset, Luc Noppen, *Villes industrielles planifiées*, Montréal, Centre Canadien d'Architecture / Boréal, 1996.



ISBN: 2-89448-041-5

Luc Noppen et Lucie K. Morisset, *La présence anglicane à Québec : Holy Trinity Cathedral*, Sillery, Septentrion, 1995.